

Univers 11

# Outre Monde

*La croisée de tous les chemins...*

## Mystérieuse Forêt

### Nouvelles

*Bad seed*

Patrice Mora

*Comme la feuille au vent*

Siléas

*Forestation*

Christian Perrot

*Une saison mauve*

Romuald Herbreteau

*L'arbre aux lunes*

Didier Reboussin

*Après la pluie*

Thomas Spok

### Illustrations


Annick De Clercq - Bluesnake - Clg -

Élie Darco - Tony Patrick Szabo - Cyril Carau - Alda

Octobre 2011

## Sommaire

<i>Bad seed</i> .....	4
Nouvelle de Patrice Mora	
Illustration de Bluesnake	
<i>Comme la feuille au vent</i> .....	30
Nouvelle de Siléas	
Illustration de Clg	
<i>Forestation</i> .....	56
Nouvelle de Christian Perrot	
Illustration de Élie Darco	
<i>Une saison mauve</i> .....	84
Nouvelle de Romuald Herbreteau	
Illustration de Tony Patrick Szabo	
<i>L'arbre aux lunes</i> .....	108
Nouvelle de Didier Reboussin	
Illustration de Cyril Carau	
<i>Après la pluie</i> .....	130
Nouvelle de Thomas Spok	
Illustration de Alda	
Illustration de couverture : <a href="#">Annick De Clercq</a>	


 sommaire

## Éditorial

La forêt hante les imaginations. Premier temple religieux d'après Chateaubriand, labyrinthe des pensées humaines selon Balzac, ou symbole de ce qui est caché et donne sens à la réalité pour Baudelaire, dans les écrits des poètes, penseurs, écrivains, elle revêt nombre de visages, que ce soit ceux du Bien ou du Mal, du familier ou du transcendant. C'est son aspect mystérieux, incroyable, déconcertant qui nous a intéressés dans ce onzième numéro de notre web-revue.

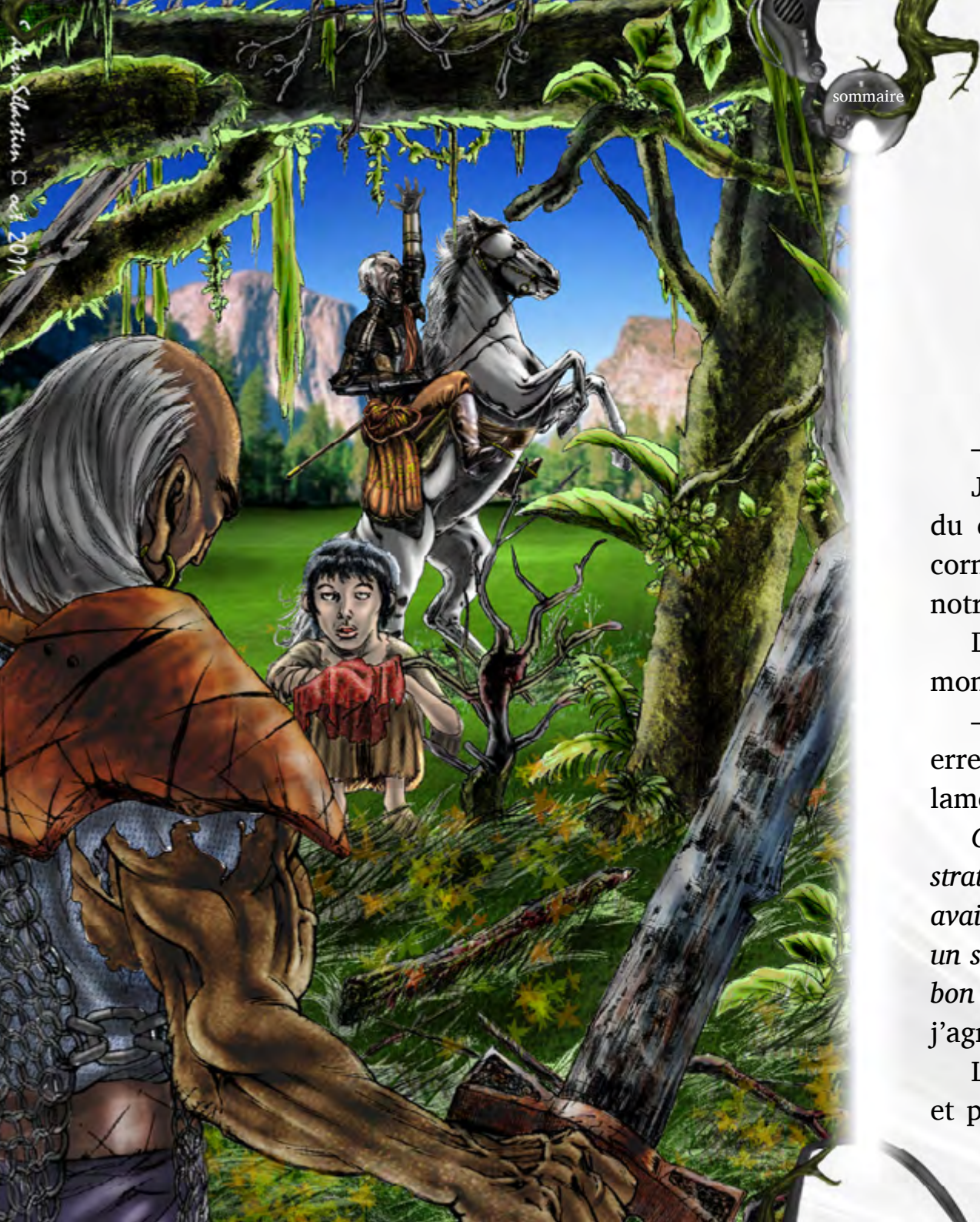
Ainsi les cinq premiers textes d'Univers 11 illustrent chacun, à leur manière et de façon originale, cette thématique. En revanche, le dernier, issu de l'appel à textes permanent, est une méditation sur le pouvoir, la mort et les souvenirs.

Chers amis, bonne lecture...

Cyril Carau

## Navigation

- ▶ Feuilletter ce webzine en tirant sur le coin des pages.
- ▶ À tout moment vous pouvez revenir au sommaire en cliquant sur le lanceur (la sphère en haut de chaque page).
- ▶ Vous pouvez aussi enregistrer ce webzine sur votre ordinateur et le lire, à l'envi, aux formats PDF | EPUB | SWF, en téléchargeant cette [archive](#).



Patrice Mora

## Bad seed

« Mauvaise graine »

une nouvelle de Patrice Mora  
illustrée par Bluesnake

— À couvert, Heck ! soufflai-je du bout des lèvres.

Je levai une main au-dessus de mon épaule et le reste du détachement se mit à couvert. J'agrippai néanmoins ce corniaud de caporal par son pantalon avant qu'il ne révèle notre position.

D'un mouvement sec, je le plaquai à terre, mettant aussitôt mon poing entier dans sa bouche.

— Espèce de montagne de viande. C'est là ta dernière erreur. La prochaine fois, tu ne sentiras que la morsure de ma lame entre tes cervicales, compris ? lui murmurai-je à l'oreille.

*Ces crétins de bestialisés ne comprennent rien à l'art de la stratégie. Ce bougre d'idiot aurait même beuglé si ma main ne lui avait pas empli son foutu gosier. Non, plus question d'accepter un sous-fifre du Krogen dans mes rangs. On ne peut rien faire de bon avec ces hommes-là, ils sont trop bêtes !* ruminai-je alors que j'agrippais la langue du sous-officier.

Le caporal Heck mesurait presque deux mètres quatre-vingt et pesait bien ses trois cents kilos, pourtant, je n'eus aucun

problème à le maintenir au sol.

*La dernière once de ce baume d'Irisk est une véritable bénédiction*, pensai-je

L'onguent, bien que nauséabond, proférait une puissance hors du commun et, jusqu'à mon prochain bain, je disposais de la force de dix hommes. Un avantage indéniable pour la rapine en territoire hostile.

Une longue colonne de réfugiés passait à quelques coudées de nous, sans déceler notre présence. Nous n'avions aucun mérite à être invisibles, car ces gens fuyaient, la tête encore pleine des horreurs de la guerre. Ils avançaient cahin-caha, persuadés que leur nombre constituait une défense valable : ils se trompaient.

Les fugitifs longeaient la forêt de Kern sans se rendre compte du danger qui les guettait à travers les bosquets d'armeluse. Ils quittaient le Duché de Keen, avec femmes et enfants. Le bagage si maigre que le pillage ne rapporterait pas un clou, c'était signé.

J'accompagnai du regard le balluchon d'un des fuyards avant de pester.

— Encore heureux que la principauté du Krogen paye « à la tête ».

Ils avançaient sur la grande route pavée du nord à la recherche des premiers détachements du Duc. Ils marchaient si vite qu'on aurait pu croire que le diable en personne était à leurs trousses. La peur se lisait sur tous les visages et la

souffrance de la guerre avait déjà marqué la plupart d'entre eux. Les cris des enfants se faisaient l'écho de leurs ventres vides. La faim les tenaillait depuis le départ, et la plupart des marmots pleuraient sans comprendre. Ils réclamaient de la nourriture, les bras tendus vers des parents anéantis par des jours de marche. Quelques gosses, sans doute protégés par la pureté de l'âge, continuaient néanmoins à jouer comme si de rien n'était. Je voyais entre les branches un mioche qui riait aux éclats à chaque lancer dans les airs d'un morceau d'étoffe lesté. Le tissu rouge vif décrivait pour son plus grand bonheur une ellipse majestueuse avant de se poser en douceur sur le sol. Le gamin échappait ainsi à la cruauté des adultes. Il s'était forgé un monde où rien n'était important, éradiquant la misère d'un revers d'esprit comme seuls les enfants savent le faire.

— Amuse-toi l'avorton. Dans quelques minutes, je détacherai moi-même la tête d'idiot qui trône sur ton corps de freluquet ! sifflai-je d'un air mauvais.

Les quelques hommes armés qui servaient d'escorte aux fuyards jetaient des regards affolés vers les profondeurs de la forêt. Il n'y avait rien d'anormal à leur couardise, Kern était connue dans tout le monde d'Aedhron comme un lieu d'effroi, maudit par les dieux. Bien des légendes inspirées de ces bois avaient vu le jour au fil du temps, et les histoires de disparitions mystérieuses avaient contribué à cristalliser les superstitions dans une sorte de crainte quasi religieuse. Les arbres épargnés par la folie des hommes s'étaient alors

développés dans un format hors du commun, et les pins et autres chênes projetaient leurs ombres angoissantes depuis les territoires du Krogen jusqu'au Duché de Keen. Personne n'avait osé s'aventurer plus loin que les sous-bois, en tout cas ceux qui s'y hasardèrent n'étaient jamais revenus pour le dire.

La forêt terrorisait les hommes depuis des générations, ce qui la désignait comme l'endroit idéal pour fomenter les plus sournoises des embuscades.

Je fredonnai mentalement le premier couplet d'une chanson bien connue des tirs-bourses de mon espèce :

*« Viens plus proche, accours, mon ami, à l'ombre de ma forêt que je te coupe le jarret. Approche encore et sois sans crainte, ma mie, seuls les arbres de Kern entendront tes cris ».*

Il était, de plus, reconnu que des hommes transits par la peur rendaient l'âme aussi vite que des vierges au sacrifice. Pour ma part, je n'avais jamais remarqué de différence entre mes victimes ; elles agonisaient toutes de la même manière. Quoi qu'il en soit, dans quelques minutes, je mettrai de nouveau ce vieux dicton à l'épreuve en semant la mort et la destruction.

Les immenses buissons d'armeluse s'étendaient depuis la route jusqu'aux premiers arbrisseaux du sous-bois. Des lianes tombaient des hautes branches pour dessiner de fantastiques arabesques de verdure au-dessus des jeunes arbres. La végétation fournie du bosquet couvrait notre position à la perfection et mes rufians ne feraient qu'une bouchée de ces fuyards désorganisés. Tout était parfait.

Un large sourire barrait mon visage à l'idée du petit pactole que ces civils en fuite représentaient. Après tout, peut-être allais-je enfin toucher une compensation sonnante et trébuchante pour avoir trimballé ce « gratte-cul » de caporal ? Quand la principauté du Krogen comprendrait-elle ? Si elle avait recours à mes troupes, elle devait s'abstenir d'y placer des membres de son armée régulière.

La bave du géant me coulait le long du poignet tandis que ses yeux roulaient dans leurs orbites. Avec son casque au niveau des sourcils, il ressemblait vraiment à un bœuf humanisé qui se serait mis une casserole sur la tête.

— Tout doux, Heck. Dans quelques secondes, tu pourras laisser libre cours à ta violence, patiente encore un peu, mon ami, susurrerai-je à son oreille.

Un grondement rauque, mélange d'un raclement de gorge et de contraction pulmonaire, fit trembler mon poing dans une sorte d'approbation animale.

Les éclaireurs placés en amont n'étaient toujours pas au rapport. Je devais pourtant les attendre avant d'envisager le moindre mouvement. La prudence m'avait jusqu'à présent évité la pendaison, il me fallait donc agir suivant mes habitudes.

La colonne avait ralenti. Elle s'étirait maintenant sur plusieurs centaines de mètres et ressemblait à une chenille impersonnelle. Aucune importance, pour moi, ils étaient déjà morts.

Je scrutai les buissons à la recherche d'un signe, mais

rien. Mes espions tardaient et la tension montait au sein du détachement. Le pas lancinant des fuyards battait la mesure à la perfection. Je me retournais pour observer mes hommes lorsque la colonne s'arrêta. Je levai un sourcil en retenant mon souffle.

*Hmm, je sens l'embrouille qui arrive tout d'un coup, mieux vaut annuler l'opération,* songeai-je alors que j'abaissais mon corps près du sol. L'idée de finir dans une geôle du Duché ou pire me fit frissonner.

— Une chose est sûre, si ça tourne en esquenouille, on ne me prendra pas en vie. Je n'ai aucune envie de me balancer au bout d'une corde, au beau milieu des jardins du Duc, aussi délicieux soient-ils, ajoutai-je dans un soupir angoissé.

Depuis ma position, je pouvais observer, indécélable, et, si les Dieux m'étaient favorables, cette troupe de gueux crève-la-faim disparaîtrait rapidement vers le nord. Pour l'heure, rien ne pressait. Il me suffisait de serrer les muscles de mon fondement et d'attendre le retour de mes précieux éclaireurs. Mes yeux suivaient malgré eux les courses prévisibles du tissu rouge qui montait et descendait, mettant mes nerfs à rude épreuve.

— Le jouet ridicule de ce gamin m'horripile presque autant que son rire de crécelle, marmonnai-je dans ma barbe.

Je pris mon mal en patience, assistant aux évolutions du morceau d'étoffe.

Une rumeur, d'abord faiblarde, monta crescendo de la

route. Quelques instants plus tard, les réfugiés hurlaient le nom du Duc de Keen. Un frisson parcourut ma nuque.

*Se pouvait-il que le Duc en personne se soit déplacé ? C'est bien ma veine. Huit jours à contourner cette foutue forêt pour me retrouver nez à nez avec le Duc.* Je déglutis lorsqu'une pensée traversa mon esprit.

*Mon Dieu, si Heck aperçoit les étendards de Keen, je ne donne pas cher de notre peau !*

Sans m'en rendre compte, je venais de raffermir ma prise sur le caporal du Krogen. Je sentis d'un coup sa langue se tordre d'une manière frénétique. Le mouvement de son appendice buccal devenait presque incontrôlable au fur et à mesure que la rumeur grandissait.

« Hagnar ! Hagnar ! Hagnar ! » La populace en liesse hurlait. Elle exultait pour extérioriser la peur qui s'était lovée dans son ventre comme un parasite. Elle gesticulait, les bras très haut vers le ciel et les cris de joie s'agrémentaient de quelques applaudissements épars. Malgré le bruit, je perçus le renâchement énergique des chevaux. Ils martelaient le sol si fort que la terre vibrait tout autour de nous. À les entendre, on aurait dit qu'une bonne dizaine de destriers descendaient la route dans notre direction. Le son des chevaux au galop se fit plus précis, et dangereusement proche.

*Tu vas voir que ce satané Duc va se planter là, juste sous mes yeux, j'en mettrais presque mes bourses sur le billot.* Je n'avais pas fini ma réflexion que les chevaux ralentissaient pour s'arrêter

à notre hauteur.

*Je suis maudit*, pensai-je en soupirant.

Comme je l'avais parié, le Duc en personne, flanqué de deux lieutenants, s'était arrêté devant la colonne de réfugiés. Les chevaux piaffaient d'impatience, frappant le sol d'un sabot lourd et déterminé. Les éclairs d'une protection magique crevaient l'air par intermittence autour de leurs caparaçons. Ils projetaient sous le regard médusé des enfants une multitude d'étincelles bleutées qui tombaient sur le sol comme de la neige.

Ce n'était pas la première fois que je voyais le visage anguleux du Duc. Je restai néanmoins surpris par son aura combative, une chose était sûre : je ne lui connaissais pas une telle attitude.

Ses joues étaient mangées par une barbe de plusieurs jours tandis que ses moustaches, habituellement si bien taillées, prenaient quelques libertés. Son regard gris bouillonnait de rage. Il se redressa sur sa selle et saisit l'une de ses sacoches.

Le caporal du Krogen venait d'apercevoir le Duc. Son cerveau incomplet comprenait avec trois temps de retard certains aspects de la situation. Je dus forcer davantage dans son dos pour le maintenir au sol. Ma main ouverte pressait entre ses omoplates. Malgré l'épaisseur de son armure, je sentais les battements de son cœur. Un muscle enflammé par la haine tenace que portaient les hommes-bêtes du Krogen au duché de Keen.

J'approchai ma bouche de son oreille avec une extrême lenteur.

— Ta cervelle abuse tes yeux, mon ami. Ne va pas croire l'ennemi de ta principauté à ta portée. Ne t'y trompe surtout pas. Si tu bouges d'un pouce, nous sommes tous morts. Suis-je assez clair ?

Je soufflais mes mots le plus bas possible. Le caporal hocha sa large tête en signe d'acquiescement. Je savais qu'il luttait contre ses pulsions, mais je priais dans le même temps tous mes dieux pour que le discours du Duc n'ait pas raison de la faible volonté de Heck. J'allais tourner la tête pour jauger le stress de mes hommes lorsque quelque chose tomba devant le visage du caporal. J'avais surpris le mouvement du coin de l'œil et je dus me redresser pour voir l'objet. Je reconnus d'emblée la couleur du tissu.

Je déglutis nerveusement. J'eus d'un coup l'impression que mon sang quittait mes membres pour se réfugier dans mes bourses.

*Bougre de merde*, pestai-je alors que j'entendais déjà les branches d'armeluse qui pliaient sous l'avancée insouciant du gamin. Trois secondes plus tard il était là, devant nous. Ses yeux où la surprise rehaussait son air idiot se vissèrent dans les miens.

— Dieux comme je hais les marmots, murmurai-je. Je pressai du même coup la face du caporal contre la terre meuble pour dégager ma main de sa bouche. D'un geste très

lent et mesuré, je mis un doigt dégoulinant de salive devant mes lèvres, enjoignant l'enfant au silence dans un « chhhhhh » presque inaudible. Le regard du gamin allait de mon visage jusqu'au dos de l'homme-bête qui, sous l'effet du manque d'air, gesticulait d'une manière désordonnée.

J'entendais la voix du Duc, un peu plus loin sur la route, il haranguait les réfugiés en agitant les bras au-dessus de sa tête.

— Voici ce qui attend les ennemis du Duché ! Voilà ce que nous réservons aux pillards de l'Est qui viennent sur nos terres prendre la vie de nos enfants ! Aucune pitié, hurlait-il tandis qu'il jetait trois Calebasses informes sur le sol.

Elles tombèrent par terre dans un écoeurant bruit de fruit trop mur, éclaboussant les pavés d'un liquide sombre. Mes éclaireurs venaient de refaire surface, décapités.

Le gamin avança d'un pas et se baissa pour récupérer son morceau d'étoffe. La tête de Heck roulait plus fort tandis qu'il poussait sur ses bras. L'enfant se saisit de son jouet avant de gonfler sa frêle cage thoracique. Il allait hurler de toutes ses forces lorsque le caporal du Krogen roula sur le côté à la recherche d'une goulée d'air. Dans son mouvement désespéré, la brute bouscula le petit garçon qui tomba à la renverse. Le choc fut si violent que le gamin en eut le souffle coupé.

— Ta chance a tourné, dirait-on. Sale petit morpion, je vais te saigner comme un porc, chuchotai-je dans sa direction.

Mes yeux rivés sur la gorge du garçonnet, je rampai aussi silencieusement qu'une vipère. Ma lame au clair cherchait déjà

son chemin vers la peau tendre de l'enfant. J'avais parcouru la moitié de la distance lorsque le caporal reprit son souffle. La seconde d'après, il anéantissait mes espoirs de discrétion. Heck beugla comme un taureau en rut. Il me repoussa dans le même temps d'une main ouverte, et je m'étalai de tout mon long, ratant le cou du gosse d'une bonne coudée. Il n'en fallut pas plus au Duc pour comprendre la situation et, avant que je me relève, Hagnar Mares, Duc de Keen, hurla dans notre direction : « Bhââlek ! » Le vocable figea l'air tout autour de nous, engluant le temps dans une véritable sphère hermétique.

— Que les dieux m'en soient témoins. S'ils m'accordent de donner un dernier assaut, il sera pour cet abruti de caporal.

Je levai mon épée. Le sortilège avait ralenti les mouvements sur toute la zone, et le simple fait de bouger mon arme prenait une éternité. Je voyais le Duc flanqué de ses deux lieutenants qui se rapprochait au galop. Plus qu'un battement de cœur et ils seraient sur nous.

*Par les cornes d'Hümukk ! Comme je hais la magie lorsqu'elle n'opère pas en ma faveur. Je savais bien que rogner sur les gages de Mhartek se révélerait vite désastreux. Si je survis, je ne discuterai jamais plus les prix des maîtres ensorceleurs du Yorthmukt. Peste soit de tous ces agitateurs d'énergies !* pensai-je, impuissant.

Mes yeux englués par le charme roulaient péniblement de gauche à droite, presque incontrôlables. Mon arme, elle, se mouvait à la vitesse de l'escargot tandis que je sentais déjà le chanvre de la corde sur mon cou. J'eus néanmoins le temps



de me faire cette réflexion : *je vais griller à cause de ma propre avarice.*

Heck ne réalisait pas encore l'ampleur du désastre, le contraire eût été par ailleurs très étonnant. Il beuglait sans comprendre pourquoi ses mouvements étaient si lents.

L'instant d'après, le Duc me faisait face. Hagnar Mares me dévisagea. Il ajusta ses moustaches avec le dos de sa main avant de jeter un bref coup d'œil vers le bosquet d'armeluse. Le reste de la section détalait dans le désordre et mes voleurs, en déroute, fuyaient à une vitesse plus que réduite. Le Duc se concentra pour marmonner quelques phonèmes. L'air se mit à crépiter autour de ses poings. Lorsqu'il écarta ses phalanges, il libéra une langue de feu en direction de mes hommes. Un battement de cils plus tard, il n'en restait rien d'autre qu'un tas informe d'ossements carbonisés. L'enfant qui n'avait pas bougé d'un pouce me regardait. Je voyais, au fond de ses yeux, les étincelles de la victoire. Dans un ralenti surréaliste, il mit son index devant sa bouche avant de sourire.

Le Duc, toujours à cheval, me porta de nouveau un regard empli de colère. Les muscles de ses joues se contractaient de manière régulière, accordant une mouvance hypnotique à ses longues moustaches. De fines perles de sueur coulaient sur ses tempes, trahissant sa fatigue mentale. L'utilisation d'un sortilège de crémation aussi puissant l'avait drainé d'une bonne partie de ses réserves magiques.

*Il est presque vide.* J'allais ironiser lorsque, dans un

mouvement ample, il déplaça son bras vers ma poitrine.

Le choc fut terrible. Malgré ma force, le coup me projeta à travers lianes et buissons en direction de la forêt. Je roulai sur moi-même, un peu sonné, mais trop heureux de retrouver le plein usage de mes gestes. Sans réfléchir, je me relevai, mû par la panique, je me lancai droit vers les profondeurs de Kern. J'ignorai les branches d'armeluse touffues qui fouettaient mon visage avant de me mettre à zigzaguer entre les jeunes arbres. Derrière moi, j'entendais les beuglements de Heck, preuve qu'il passerait par la trappe de l'échafaud un jour de réception chez le Duc.

Au bout de quelques mètres, les arbres poussaient si drus qu'ils m'obligeaient presque à marcher. Je dus arracher les plus frêles d'entre eux pour progresser, mais malgré mes efforts et la puissance du baume d'Irisk, il me fallut m'interrompre devant un mur de ronces inextricables. Pris de panique, je risquai un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule pour évaluer la distance avec d'éventuels poursuivants. Les deux lieutenants m'avaient évidemment pris en chasse, mais les arbrisseaux et autres lianes ralentissaient leur progression.

— Saloperie de forêt ! crachai-je avant d'empoigner les immenses ronces qui me barraient la route.

Les branches hérissées d'épines aussi grandes que des dents d'ogre s'élevaient au moins à vingt coudées de haut, tissant un véritable mur. Le roncier géant avait des tiges plus grosses que des biceps humains, et chaque segment était bardé d'une

multitude d'arêtes capables de tailler l'acier de mon armure comme de l'étoffe. Je n'avais néanmoins pas le choix, je devais avancer quoi qu'il m'en coûte. J'entendais déjà derrière moi les branches mortes qui poussaient leurs derniers cris secs sous les bottes des hommes du Duc.

La morsure des piquants était insoutenable tant elle brûlait mes chairs, mais au prix d'un effort surhumain, je parvins à forcer le passage. L'entrelacs d'épines n'était pas très épais, il mesurait tout au plus quelques pieds de large. Je ravalai la douleur et tirai sur tous mes muscles. Je m'entaillai les jambes et les bras alors que je pénétrais à l'intérieur des ronces. L'espace d'un instant, j'eus la désagréable sensation que les branches se resserraient autour de moi. L'image d'un grand serpent du sud naquit dans mon esprit. Je me remémorai les récits des forains qui affirmaient que ces animaux pouvaient broyer sans effort un homme-bête du Krogen. Je chassai la vision et je raffermis mes prises sur les plus grosses branches. Je poussai de toute la force de mes jambes pour enfin crever la végétation avant de m'effondrer sur un tapis de mousse. Je venais de percer l'hymen de la forêt de tout mon être. Je restai sur le sol, épuisé, incapable de bouger. La peur qui s'était concentrée dans mon bas-ventre lestait mon corps comme du plomb et, pendant quelques battements de cœur, je sus ce que pouvait ressentir le gibier.

J'entendais les deux lieutenants derrière moi, mais aucun signe de leur progression dans les ronces. Je posai d'abord

ma tête ensanglantée sur l'humus pour ensuite rouler sur le dos, le visage déformé par la douleur. Je devinais à peine les deux soldats à travers les feuilles, c'était incroyable, mais les branches venaient de reprendre leur place pour obstruer ma trouée.

— Une autre fois, mes amis, lançai-je du bout des lèvres.

Les hommes du Duc inspectèrent les ronces à la recherche d'un indice. L'un d'entre eux se baissa pour ramasser une pièce de métal barbouillée de sang.

*Un morceau d'armure, grand bien leur fasse. Gardez-le précieusement, mes seigneurs, cela vous fera un joli souvenir, songai-je.*

Les hommes se redressèrent avant de lancer à voix haute :

— Monseigneur, le mercenaire est juste là. Il est allongé derrière le grand roncier, mais il n'ira pas bien loin. Les épines de Kern l'ont condamné et la forêt ne tardera pas à le manger.

Les soldats s'éloignèrent, distillant d'une voix grasse de gros rires moqueurs.

— Je ne crois pas à vos superstitions. Cette forêt n'aura pas plus ma peau que vous, mes amis, murmurai-je avant de me relever.

Au loin, j'entendais le bruit de la colonne qui s'était remise en marche, agrémenté de temps à autre par les beuglements bestiaux de Heck. L'espace d'un instant, je crus même apercevoir un morceau d'étoffe rouge entre les branches, mais l'épuisement devait abuser mes yeux.

Je repris mon souffle, suant comme un porc devant l'étal du charcutier. Mon corps n'était que souffrance. Chaque blessure me brûlait.

— Allons, courage ! Non, vous, ne comptez pas goûter mes chairs une deuxième fois. Je ne repasserai pas par-là, quoi qu'il se passe ! lançai-je en direction des épines.

À peine sur pied, j'entrepris de regarder autour de moi. Je fus saisi par le changement radical de végétation. D'immenses fougères sortaient du sol pour s'élever à hauteur d'homme. Elles prodiguaient à la forêt une véritable protection contre les regards indiscrets. Je remarquai aussi que l'armeluse et les jeunes arbres avaient disparu.

— Mazette ! sifflai-je entre mes dents.

Je levai la tête pour apercevoir les majestueuses voûtes de verdure perchées à plus de cent quatre-vingts coudées au-dessus du sol. Les troncs larges de plusieurs hommes se tenaient là, solides et fiers tels des montagnes de fibres et d'écorce. Le soleil, filtré par un océan de feuillage, éclairait la forêt d'une lumière tamisée. Le parfum de Kern m'envahit, violent et sauvage, il mêlait les arômes fruités des champignons aux senteurs musquées des essences. Je remplis mes poumons plusieurs fois, souriant du bonheur d'être libre, juste content de vivre. Sans même m'en apercevoir, j'avançais au cœur de la pénombre. J'écartai les premières fougères pour découvrir une mer de champignons aux dimensions extraordinaires.

La colonne de fuyards n'était plus qu'une rumeur dans

mon dos. Bientôt, je n'entendrais que la respiration de la forêt. Le sol de mousse céda sa place à un tapis de feuilles mortes, qui facilita ma progression. J'allongeai donc le pas tout en me débarrassant de mon plastron défoncé. La route allait être longue et je devais voyager léger. J'abandonnai sans aucun regret le reste de mes protections métalliques. Ma large ceinture de cuir suffirait à soutenir ma sacoche et ma dague. Mes grandes cuissardes avaient, elles aussi, souffert de ma rencontre avec le Duc, mais pour l'heure, pas question de m'en séparer.

*La luminosité du soleil devrait suffire pour s'orienter. Bah ! J'aviserais quand j'aurais mis le plus de distance entre le Duché de Keen et ma peau, pensai-je avant de frissonner.*

Il ne fallut que quelques minutes à la douleur pour m'arrêter. J'avais l'impression que du métal en fusion rongerait mes veines tandis que la rocaïlle entrée par le haut de mes cuissardes me faisait boiter comme un cheval blessé.

— C'est pas vrai ! Je dois bien avoir cinq onces de cailloux dans chaque botte, soufflai-je à l'agonie.

Je stoppai et m'assis sur un champignon de grande taille. Je chassai la nuée d'insectes qui me bourdonnait autour des oreilles avant d'ôter mes bottes. Je posai d'abord les pieds sur le sol et les enfouis ensuite sous les feuilles. J'essayais de calmer le feu de mes jambes et, étrangement, la douleur diminua au contact de la terre. Je secouai les cuissardes pour chasser ces pierres de malheur, mais rien ne tomba sur le sol. Je regardai

bien à l'intérieur, allant même jusqu'à tâtonner la semelle, mais il fallait se rendre à l'évidence : elles étaient vides !

Je levai une jambe et entrepris un massage vigoureux de ma voûte plantaire. Une multitude de petits renflements déformaient ma peau. Je devais sans doute remercier le Duc de Keen et sa satanée magie.

Je réajustai mes bottes au plus vite.

— J'avais bien besoin de ces esquilles d'os sous les pieds ! pestai-je entre mes dents.

*Allez, dans quelques mois tu feras rigoler tes nouvelles recrues autour d'une bonne chopine avec tes histoires de pieds en morceaux,* pensai-je en reprenant ma route.

La douleur omniprésente allait crescendo. Elle transformait chacun de mes mouvements en calvaire, mais je continuai néanmoins d'avancer.

Chaque pas m'entraînait plus loin dans cette forêt pour me révéler les secrets de son intimité. Kern était peu giboyeuse, je n'y avais aperçu aucun animal hormis les cohortes d'insectes amateurs de champignons. Pas un lapin, pas une biche ; juste le silence troué par l'épais froufrouement des feuilles. Les pépiements des oiseaux qui nichaient sur les plus hautes branches se fondaient avec le chant des arbres dans une mélodie discrète et subtile, n'offrant à mes oreilles de néophyte qu'un hululement inintelligible. J'étais troublé, la solitude des bois m'envahissait et je me sentais bien. Je n'avais pas fait une lieue depuis mon dernier arrêt lorsque je me laissai tomber à

terre.

Des vagues de souffrance insupportables déferlaient le long de mes jambes. J'arrachai ces bottes qui me martyrisaient. Le soulagement fut instantané. Je regardai une dernière fois le tas informe de mes cuissardes et m'allongeai sur les feuilles mortes pour m'accorder quelques instants de repos. La beauté des cimes m'hypnotisait ; j'imaginai la vue imprenable que l'on devait avoir de si haut et je ressentais presque les prémices du vertige. La terre purgeait mon corps de toute cette haine accumulée au fil des années. La violence qui m'avait vu naître quittait mon corps pour se diluer sous un lit de feuilles mortes.

— Dieux qu'il fait bon ici, murmurai-je à la forêt.

Je respirai les yeux fermés. La brise virevoltait parmi les branches. Elle orchestrait chaque bruissement à la perfection. J'entendais pour la seconde fois la voix de Kern, et le timbre était si beau que j'en pleurai. Les larmes coulèrent sur mes joues. Elles laissèrent sur leur passage la trace humide de mes ressentiments. Haut dans la cime des arbres, j'aperçus un scintillement lumineux.

*Les reflets du soleil sur un morceau de métal ? C'est impossible,* pensai-je.

Je lâchai un petit cri de surprise lorsque je sentis mes cheveux piégés par le sol.

— Allons bon. Voilà que je m'entortille la tignasse parmi les branches. Ça m'apprendra à me rouler au milieu d'un sous-bois, pestai-je.

Je marquai un temps d'arrêt avant de me redresser. Je contraignis ma chevelure à suivre le mouvement malgré la douleur.

Mes pieds nus fouillèrent le sol à la recherche de fraîcheur. Ils trouvèrent sous les aiguilles de pin une terre gorgée d'humidité à même de calmer tous leurs maux. Une délicieuse sensation monta soudain dans mes mollets et dénoua chacun de mes muscles.

Je lâchai un soupir d'aise.

— Je n'avais jamais remarqué cette douceur auparavant, soufflai-je.

Je devais pourtant repartir. J'imaginai les différentes phases de mon évasion. Il me fallait d'abord sortir de Kern. Il me suffirait ensuite d'embobiner le prince des hommes bêtes pour toucher la prime de mes rapines. Je repris donc mon chemin le pas léger et l'esprit encombré d'or du Krogen.

La forêt continuait à me renvoyer de temps à autres de curieux reflets étincelants qui, l'espace d'un battement de cils, illuminaient les sous-bois.

Je profitai des bienfaits de la terre à chaque foulée. Mes jambes, libérées du joug des cuissardes, jouissaient d'une vigueur insoupçonnée et l'onguent d'Irisk me prodiguait une vitesse hors du commun.

Les lieues s'enchaînaient maintenant. Elles m'entraînaient toujours plus loin. Ici et là, de jeunes arbres élevaient en direction du ciel, des branches tordues dans des positions

grotesques. Je marchais tout droit, le regard concentré sur un point imaginaire aux limites de ma ligne d'horizon. Mon souffle donnait le rythme et mes jambes suivaient le mouvement avec une précision irréaliste. Chaque enjambée me procurait une intense satisfaction. J'avançais si vite que bientôt, le Duché de Keen ne serait plus qu'un souvenir. J'exhiberai sous peu aux putains du Yorthmukt les cicatrices faites par les roncières de Kern, et mon corps n'inspirera qu'admiration. Un reflet scintilla au-dessus de moi, et attira une nouvelle fois mon attention. Juste le temps d'un regard et je trébuchai. Mes pieds s'étaient pris dans quelque branche morte.

— Tudieu !

Je poussai cette exclamation alors que ma tête avait déjà heurté la base d'un champignon de belle taille. Je me relevai presque aussitôt. Je débarrassai d'une main les feuilles qui recouvraient mes habits de lin et j'allais me remettre en route lorsque mes pas furent de nouveau entravés. Dans un cri de surprise, je m'étalai cette fois de tout mon long. Sonné, je rassemblai mes esprits avant de me relever.

— Quenouille démoniaque ! Qu'est-ce qui ne va pas, cette fois-ci ? soufflai-je.

Je relevai un pied pour en inspecter la plante.

À cet instant, la panique explosa dans mon bas-ventre. Ma gorge se dessécha d'un coup alors qu'une myriade de points noirs dansait devant mes yeux. Je titubai avant de hurler. Il sortait de mes pieds des excroissances longues d'au moins

six pouces. Il y en avait plus d'une dizaine qui se ramifiaient plusieurs fois pour former un véritable réseau de racelles.

— Par... par les bourses d'Hümukk !

Je parlais sans pouvoir me retenir.

D'une main tremblante, j'écartai le tissu de mes habits à la recherche de mes blessures. Les plaies encore à vif s'étaient recouvertes d'une matière aussi visqueuse que de la sève. Mes cheveux s'étaient transformés en tiges et ondulaient sous la caresse de la lumière.

— Non ! hurlai-je.

Je me mis à courir. Je déracinai mes pieds et forçai sur mes jambes à chaque pas. Je luttais contre moi-même et n'osais comprendre les prémices de ma transformation.

Encore quelques mètres et les racines auraient raison de l'onguent d'Irisk, m'emprisonnant pour de bon. Je secouai la tête, incapable de bouger mes membres inférieurs. Je sentais monter en moi le grondement de la terre, et mon cœur se mit à battre à l'unisson de la forêt. Mon dos se figeait pour l'éternité et le visage de chacune de mes victimes s'exhumait de ma mémoire. Kern me renvoyait à mes actes, et pour la première fois, je réalisais le monstre que j'avais été. Je tendis mes bras raides vers le ciel d'émeraude et j'implorai la pitié des dieux dans une prière muette. Mes yeux encore libres de leurs mouvements se portèrent vers l'immense voute de verdure. Je compris d'un coup qu'il me faudrait des siècles avant de revoir la lumière du soleil. Tout devenait limpide : la terre me

nourrissait. Je sentais sa puissance se libérer depuis mes orteils jusqu'à la pointe de mes cheveux vivants. La nature purifiait mon corps, elle le débarrassait de toute sa haine, et absorbait ses angoisses. La forêt de Kern effaça en quelques secondes une vie entière gaspillée en violences inutiles, ouvrant mon âme à la beauté extrême de la création. Je réalisai dans le même temps que ces reflets au-dessus de ma tête n'étaient autres que le relief des armures de ces imprudents explorateurs qui, tout comme moi, avaient fini pétrifiés.

Sans le savoir, les hommes du Duc n'étaient pas tombés loin de la vérité. Kern ne m'avait certes pas dévoré, elle avait juste sublimé la mauvaise graine que j'étais.

Je déformai l'écorce de ma peau dans un ultime sourire, et résigné, je tendis vers le ciel mes mains ouvertes en un bouquet de jeunes rameaux.

Bergen le 30.03.2011

**Questions à Patrice Mora,**  
auteur de *Bad seed*

**Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?**

Mon premier souvenir d'auteur en un mot ? Voyons voir, hmm ! comment dire... douloureux ! J'estimais, à l'époque, que la plus grosse difficulté dans un travail d'écriture résidait dans la phase créative de l'histoire. Il m'aura fallu vingt ans et les bêtas-lecteurs de Cocyclics pour m'apercevoir de mon erreur. Le vrai travail commence une fois le point final posé.

**Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?**

À vrai dire mes sources d'inspirations sont multiples. Celle que j'utilise le plus souvent : l'observation de mes semblables. J'aime regarder les gens ! Que se soit dans le tram ou dans un café en ville. Je les regarde, et je laisse dériver mon esprit. Les nouvelles idées me viennent alors naturellement, une transe créative en quelque sorte !

**Comment t'est venue l'idée de ce texte ?**

Le plus simplement du monde j'imagine. J'ai lu le thème de l'appel à textes et la forêt de Kern s'est imposée d'elle-même. Le temps de dépoussiérer le Duc de Keen et d'affuter quelques lames et l'histoire était en place, ou presque.

**L'univers, le thème de ce texte te sont-ils familiers ?**

J'ai créé cet univers « d'heroic-fantasy » il y a déjà un bon moment. Je crois même que mes premiers pas d'auteurs se sont faits sur les sentiers mal fréquentés du Krogen. Je reste néanmoins persuadé que le monde d'Aedhron me réserve pas mal de surprises. Il me reste tant à découvrir et inventer.

**Quel être mythique de la forêt a ta préférence ?**

L'être le plus mystérieux à bien entendu ma préférence. Comme vous l'avez sans doute deviné, il s'agit du Troll. Mais, attention, ne mélangeons pas les genres ! je ne parle pas de ces petits lutins cachés sous les chapeaux des champignons, mais des grands trolls norvégiens qui sont parfois aussi hauts que des collines.

**Quels sont tes projets ou prochains défis ?**

J'ai un court roman à retravailler, mais j'ai plus envie de me laisser guider par les appels à textes et essayer d'améliorer mon style d'écriture. Je ne cache pas mon envie d'écrire quelques chroniques sur le monde d'Aedhron. Une incursion dans les jardins du Duc ? Une visite guidée du Krogen ? Enfin, je verrai bien.


**Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?**

Aucune, que je sache. Mais on ne sait jamais avec les éditeurs ! Comment ça je rêve ?

## Comme la feuille au vent

une nouvelle de Siléas

illustrée par Clg



*Le Volontaire*, le grand dirigeable de verre photovoltaïque du capitaine Taddeus Bellérophon, était toujours dans les courants froids de la stratosphère. Du balcon de la nacelle, il cherchait de sa longue-vue, dans la mer de verdure lointaine, la cime de Chazam, le séquoia géant. Lorsque l'aérostier pénétra dans le salon, la barbe encore pleine de givre, l'assistance resta silencieuse un instant. Mais Taddeus n'était pas naïf, il savait que, malgré son interdiction, les magisfillaires avaient abordé le problème qui les amenait si loin du territoire des Hommes. Leur position privilégiée de hauts fonctionnaires de la diplomatie leur faisait perdre toute notion de prudence. Le capitaine était vigilant. Il craignait que le vent ne porte jusqu'à la forêt leurs velléités d'indépendance. Même à des kilomètres de la Terre, il était effrayé par son pouvoir. Qu'advierait-il de son vaisseau de verre si les arbres le prenaient pour cible ?

Le confortable salon aux boiseries anciennes donnait une fausse impression de sécurité et faisait perdre à ses hôtes toute conscience du danger.

— Sommes-nous bientôt arrivés ? demanda le général Köning.





— Nous y serons dans un quart d’heure, assura le capitaine en faisant jouer le gouvernail.

Ségonzague Termiflore, le gruffillaire des nations, était prêt pour entamer les pourparlers avec la forêt. Il se leva et tira sur sa veste, comme si le rendez-vous était imminent. Il fit les cent pas en faisant entendre des grattements de gorge. Son manège avait pour inconvénient d’irriter ses collègues de voyage et présageait des mots. Taddeus quitta la pièce et rejoignit les aérostriers.

Le dirigeable amorça la descente vers les hautes ramures de séquoia. L’arbre écarta ses branches en guise de salut. Le gruffillaire était sorti de la cabine et s’avança au bord du bastingage.

— Éminente taxodiacée Chazam, au nom des nations réunies, je vous salue, dit le diplomate dans le langage aigu de l’arbre.

Le séquoia fit bruisser ses aiguilles et le chant flûté de sa réponse se fit entendre.

— La forêt est heureuse de recevoir la parole des Hommes, traduisit Ségonzague.

— Je suis l’émissaire du peuple humain qui en appelle à votre bienveillance, poursuivit le gruffillaire.

» Vous n’êtes pas sans savoir que les récoltes ont été, dans la plus grande part, détruites par les intempéries. En conséquence, les dirigeants ne pourront bientôt plus prodiguer la nourriture

nécessaire à leurs populations. Dans le but d’éviter la famine, nous implorons la forêt de nous offrir quelques nouvelles terres.

» Il va de soi que cet arrangement serait provisoire et que, dès que nos greniers seraient à nouveau à niveau, nous rendrions ces terres.

La canopée s’agita légèrement.

— Nous devons délibérer, déclara Chazam.

» Installez votre vaisseau sur la colline non loin d’ici, je vous ferai prévenir dès qu’une décision sera prise.

Le véhicule solaire se posa où leur hôte les avait invités à le faire. Le capitaine Bellérophon n’aimait pas cette situation. Les politiques étaient d’incorrigibles bavards qui pensaient avoir le droit de dire ce qu’ils voulaient, quand ils le voulaient. Taddeus savait que les dirigeants humains désiraient s’affranchir des lois de la forêt et parlaient depuis quelque temps de guerre. Il pria pour qu’ils n’en fassent rien pendant qu’ils étaient à son bord. Son dirigeable ne serait qu’une bulle de savon dans les griffes de la canopée.

Ils n’en firent rien, sembla-t-il, car ils furent appelés auprès de l’arbre géant sans que le vaisseau ait à subir d’attaque.

— La forêt accède à vos besoins, dit Chazam.

» La végétation se retirera des terres du cadran des vingt sortilèges, et cela, pour quatre ans, à l’issue desquels les arbres reprendront possession de l’espace sans mise en garde ni délai.

» Ainsi la forêt en a-t-elle décidé, conclut le séquoia.



Les hommes espéraient plus. Ségonzague Termiflore s'inclina avec respect devant l'arbre et remercia par lui, la forêt tout entière pour sa mansuétude.

\*

Les magisfillaires étaient venus assister au départ de l'instrument du destin. Les dirigeables étaient arrimés en cercle sur la vaste esplanade de désert rocheux. Le cadran de la noire folie était le plus stérile de la Terre. Ici, aucune végétation ne pouvait vivre et les politiques s'y sentaient puissants et libres de paroles. Ici, ils n'avaient pas à craindre qu'un brin d'herbe apprenne à la forêt les noirs secrets des Hommes. C'est pour cette raison que c'est ici qu'ils avaient construit leur arme. Ici, derrière des murs dépourvus de fenêtres, ils avaient percé le profond puits et y avaient plongé leur pendule.

Les galériens attendaient, immobiles, qu'on leur ordonnât de prendre les longs bras de la roue qui allait modifier le destin de la Terre. Tous les hauts dirigeants furent installés confortablement dans les trônes de porcelaines rangés sur un palier surplombant l'immense salle, d'où ils auraient une vue imprenable sur la titanique poulie. Un gardien s'installa au centre, sur le haut du pivot, et fixa un regard concentré sur les graduations de la roue. Il donna le signal. La garde des chiourmes fit claquer les fouets, la machinerie se mit en branle. Les galériens souffraient sous l'effort et si la roue tournait, la

graduation ne semblait pas s'en émouvoir.

L'entreprise fut longue, les magisfillaires commençaient à s'agiter sur leurs fauteuils, regrettant presque tous d'avoir absolument voulu être là pour ce jour historique. Quand enfin le gardien de l'essieu annonça qu'il avait atteint le point d'oscillation, ils étaient tellement soulagés que l'opération fût finie, que lorsqu'un héraut vint les interroger à ce sujet, ils n'envisagèrent pas un instant d'ordonner que l'on poursuivît.

Les galériens quittèrent la grande salle pour le vaisseau qu'ils devaient mouvoir jusqu'à leur bague. Puis s'égaillèrent les vaisseaux des magisfillaires. Et dans le vent froid du cadran de la noire folie, la solitude reprit possession des lieux.

L'instrument du destin avait désaxé la Terre. Ses effets étaient attendus avec impatience. Les falistaires avaient mis toute leur science, des nouveaux fondements géologiques et physiques de la Terre, à l'ardu calcul, pour déterminer le point où tout deviendrait possible. Ils avaient donné la fourchette basse, craignant que les magisfillaires n'abusent du pouvoir de l'arme. Mais la conséquence de cette décision, c'était que les résultats étaient plus longs à venir.

\*

Dans les salons compassés des dirigeants humains, les voix du mécontentement faisaient trembler les lampistes, et courir

les rumeurs les plus folles. Plus le temps passait, plus les échos se faisaient précis, plus la trahison était claire pour les auxiliaires de la forêt. Ils jugèrent bon de rapporter certains faits aux instances sylvestres. Les rêves de conquêtes débordaient des bouches humaines et la foulditude de preuves de leur félonie voyagea comme le vent vers tous les cadrans de la Terre. Les insectes aux ailes mélodieuses rendaient leurs rapports, et la forêt décida que la paix était consommée.

Les premières mesures se sentirent dans les champs arables où l'ivraie sortit à la place des récoltes et où des baliveaux et les sauvageons émergèrent de toute part. La nature luttait avec constance contre les houes et les faux. Quand le vent porta aux feuilles des vergers que certains fermiers parlaient ouvertement d'allumer des feux, la forêt sentit que le point de non-retour avait été atteint. De toute évidence, l'Humanité avait été gagnée par ses vieux démons, et ne respecterait pas les traités de la nouvelle ère sur lesquels leurs pères s'étaient engagés.

Dans tous les cadrans humains, on était loin d'être satisfait de la tournure que prenaient les choses. Les falistaires assurèrent qu'il était impossible que l'oscillation ait favorisé la forêt et conclurent qu'en toute logique c'était la forêt qui avait retourné la situation. Ils conseillèrent d'envoyer un émissaire pour des pourparlers avec le séquoia géant. Ce ne fut pas l'option choisie.

Sans consulter les falistaires, les magisfillaires irrités, avaient secrètement renvoyé les galériens vers le cadran de la noire folie. Les ambitions des instances dirigeantes étaient d'importance, et la graduation choisie fut à l'image de leur fureur. Mais les espions ailés de Chazam avaient bourdonné dans toutes les fleurs de tous les arbres.

Sous le vent, à l'ombre de la galère bagnarde, un bataillon d'oiseaux servait la forêt, portant dans leurs pattes les moyens de la revanche.

Les hostilités battaient leur plein.

\*

La Terre avait vacillé. Des cieux jusqu'aux profondeurs, on avait senti le choc. Taddeus Bellérophon était sur le bastingage de son vaisseau, au-dessus des eaux du cadran des versants cristallins, il avait senti le vent se glacer subitement, lorsque l'instrument du destin avait atteint la graduation choisie. La voilure craqua et il crut un instant que le dirigeable allait s'abîmer dans les flots. Et lorsqu'il porta son regard sur la rive, il vit la végétation se racornir et mourir par endroits. Mais déjà, son attention se focalisait sur un autre point, le fond de l'horizon était devenu noir et des éclairs menaçants zébraient l'espace nuageux. Il se précipita sur les commandes et mit le cap sur son port d'attache.

La population d'Ezrézara s'était rassemblée sur les balcons

et les pontons qui entouraient l'entrée de la grotte face à la mer. Ils avaient tous été surpris par l'oscillation et regardaient avec terreur la nature périr. *Le Volontaire* entra majestueusement dans la cavité terrestre et vint s'encaster dans son espace aménagé.

Le capitaine Bellérophon se précipita vers le domaine de Philoxène Perpentras le cacique d'Ezrézara.

— Une terrible tempête arrive, il faut que tout le monde s'abrite, ordonna-t-il.

— Calmez-vous, capitaine, il est inutile d'alarmer toute la population.

— Mais si, c'est utile, le phénomène qui approche va ravager la côte.

— Ce n'est qu'un petit trouble passager. Les magisfillaires ont prévu quelques changements, nous ne devons pas nous inquiéter. Tout est sous contrôle.

Le capitaine resta interloqué.

— Vous n'allez pas les prévenir, finit-il par demander ?

— Et vous non plus, coupa autoritairement le cacique.

Et comme pour ponctuer fermement sa phrase, la grotte trembla.

Taddeus vit le doute traverser les yeux de l'administrateur d'Ezrézara. Dans un vacarme terrible, des craquements et des hurlements venaient de toute part. L'aérostier et le cacique se dirigèrent vers les ouvertures. De violentes vagues entraînaient des débris et des corps. Au fond de sa stalle, *le Volontaire* agité

par les vagues se défaisait de ses amarres.

Dans le tumulte, le capitaine courut vers son vaisseau. Il fut assailli par un vent glacial. Ses hommes qui, comme lui, se précipitaient vers le dirigeable étaient engourdis par le froid, et faiblissaient à chaque nouveau pas.

Quand enfin les aérostiers eurent remis le dirigeable en marche, ils durent concentrer leurs efforts pour garder la stabilité de l'ensemble. Le capitaine Bellérophon avait le regard vissé à la jauge volumétrique de l'électricité, priant pour que la tempête prît fin avant qu'elle n'ait touché le fond.

Le vent de glace n'avait pas totalement cessé quand il ordonna de prendre le large, mais il fallait recharger les batteries au plus vite.

Le vaisseau était ballotté et le capitaine luttait pour garder un semblant de cap.

Quand *le Volontaire* eut regagné assez d'autonomie, Taddeus Bellérophon fit dégivrer les vitres de la nacelle.

La neige tombait en rafales blanches sur les pentes des versants cristallins, quelques arbres luttèrent encore contre le froid, mais semblaient sur le point de se rendre. Découvrant le désastre, les aérostiers décidèrent que personne ne pourrait plus vivre ici et qu'il fallait emmener les survivants vers des terres plus hospitalières.

Prudemment, le dirigeable pénétra dans la grotte. Taddeus



sortit sur le balcon, mais fut repoussé par le froid.

— Il va falloir les appeler par les haut-parleurs, dit-il à Parnasse, son second.

Le mégaphone hurla au rassemblement, mais la grotte semblait morte.

— Qu'est-ce qu'on fait capitaine ?

— On attend encore un peu et on lancera un autre appel.

Après un long moment, des habitants sortirent des maisons troglodytes. Ils avaient mis sur eux ce qu'ils avaient pu trouver pour se protéger du froid. Le cadran des versants cristallins était une région au climat doux et personne n'avait de quoi se protéger de telles températures. Courbés et volontaires, ils affrontaient le vent glacé avec pugnacité. Ils montèrent sur le vaisseau en pleurant de gratitude et se laissèrent tomber de soulagement dès que la porte fut refermée.

— Lancez un dernier appel, ordonna le capitaine.

» Précisez que nous appareillons dans quinze minutes !

\*

La Terre avait vacillé. Des racines aériennes de la mangrove aux cimes les plus éminentes des séquoias, on avait tremblé. Ségonzague Termiflore descendait la montagne des asphodèles lorsque l'ébranlement eut lieu. La nature tout entière frissonna avec lui. L'air avait changé, le ciel était devenu lourd et au loin il vit la mer s'élever en une vague colossale. Il la vit courir vers

le rivage, balayer les jardins, ravager les cultures, les forêts, gagner les hautes terres, tout dévaster. Il était subjugué, ne sachant plus où il était, ni ce qu'il convenait de faire. Lentement, il sentit battre son cœur à nouveau et son esprit se tourna vers ceux qu'ils avaient laissés là-bas, dans le val.

Peu d'arbres avaient supporté la violence du raz-de-marée et la mer ne s'était pas entièrement retirée. Les maisons humaines, creusées dans les profondeurs du sol, étaient irrémédiablement noyées et leurs habitants défunts. Ségonzague descendit vers la plaine. Bien qu'il sache que la vague avait emporté toute vie, il voulait chercher, porter secours, croire au miracle.

Il avançait à pas pesants, dans un silence absolu. Aucun chant d'oiseau, aucun bruissement de feuille ne l'accompagnaient. Il vit des corps sans vie flotter au grès du courant, d'autres mêlés aux cadavres de la forêt. Seul, dans un monde fou, Ségonzague Termiflore entra dans le village où les siens, quelques heures plus tôt, l'avaient appelé à prendre soin de lui-même. Ils étaient là, fauchés dans leurs tâches arboricoles, tous sans vie. Désespéré, il tendit son regard orphelin au loin. Filgrégor, le vieux chêne sous lequel il avait fait ses premiers pas, demeurait fort et fier au milieu de cette désolation.

L'eau jusqu'à la taille, il le rejoignit.

— N'es-tu pas trop blessé, vieux père, demanda-t-il ?

— Ne te fais pas de bile pour du vieux bois comme moi, gamin. Regarde plutôt ce que tu peux faire de tout ce chaos pour sauver ta peau.



— Je crains qu’il n’y ait plus grand-chose à faire. Nous sommes loin de tout ici...

— Je ne veux pas entendre ce genre d’ineptie. Bouge-toi, feu de bois !

» Et ne reste pas à baguenauder dans cette flotte, tu vas attraper la mort !

— Veux-tu me garder un moment, Filgrégor ? Je suis si seul.

— Allez, monte, petit. Dans la peine, il fait toujours plus chaud à deux.

Frigorifié dans ses vêtements mouillés, Ségonzague Termiflore s’était réfugié au plus dense du feuillage du chêne.

— Qu’a-t-il bien pu se passer ? demanda le naufragé.

— La guerre.

— La guerre ?

— Les abeilles ont rapporté à la forêt que les Hommes voulaient revenir aux lois anciennes. Ils espéraient influencer sur la Terre pour que la forêt ne possède plus les faveurs dont la nature l’avait dotée, qu’elle perde son autonomie et sa puissance, et retrouve son ancienne servitude.

— Ils peuvent faire ça ?

— Ils le croyaient, mais d’évidence, c’est loupé. La forêt a gardé ses prérogatives et les Hommes se retrouvent le bec dans l’eau.

— C’est peu de le dire.

» Que va-t-on devenir dans cette apocalypse, Filgrégor ?

— Ils vont venir te chercher. Les gruffillaires de talents ne sont pas légion, ils auront besoin de toi pour calmer la forêt.

\*

*Le Volontaire* avait tourné le dos à la tempête. Il avançait dans un sillage de désolation. Il avait fait halte à quelques reprises pour secourir des hommes pris dans la tourmente, et avait dû abandonner à leur sort des villages entiers, perdus dans l’immensité blanche. Après des jours de navigation sans but, les passagers du dirigeable virent le paysage de neige se faire plus discret, et alors qu’il semblait que le climat fût plus doux le ciel apporta une nouvelle menace. Des fumées volcaniques guidées par le vent venaient vers eux. Le capitaine Bellérophon changea de cap pour leur échapper. Mais il ne perdait pas de vue qu’il portait en son sein un autre péril ; s’il ne trouvait pas très vite de quoi nourrir les voyageurs, il ne savait pas à quel comportement il devrait faire face.

Enfin, la nature sembla apaisée. Bellérophon mit son appareil à fleur de mer pour pouvoir pêcher et assouvir les ventres et les esprits.

Ils approchaient du cadran des sables sans fin, Taddeus n’espérait rien de ce cadran désertique. Ce n’était pas là qu’il pourrait laisser ses passagers, mais ses hommes d’équipage avaient besoin de repos.

Il y pleuvait d’abondance. Décidément, rien n’était plus



à l'endroit. *Le Volontaire* gagna la terre et les aéroliers le stabilisèrent au sol.

La terre ferme avait immédiatement réconforté les cœurs effrayés et redonné un surcroît de courage aux exilés. Philoxène Perpentras le cacique d'Ezrézara avait retrouvé toute sa superbe. Il avait rejoint le capitaine dans sa cabine et entendait prendre la tête de la petite compagnie humaine.

— Un dirigeable n'est pas une démocratie, répondit Taddeus.

» J'en suis le capitaine, et le seul maître à bord !

— Les personnes qui sont montées à votre bord obéissent aux lois dont je suis le plus haut représentant en ces lieux. C'est à moi qu'ils ont donné pouvoir de commandement !

Majestueusement installé à sa table, Taddeus fit signe au cacique de s'asseoir.

— Que voulez-vous réellement, Philoxène ?

— Je veux que vous nous rameniez vers le cadran des domaines, que nous puissions informer les magisfillaires et apprendre ce qu'il s'est passé.

— Le cadran des domaines est en plein dans la tourmente, je ne veux pas risquer mon vaisseau pour avoir des nouvelles de dirigeants incompetents et, d'après ce que j'ai compris, extrêmement nuisibles.

— Vos passagers ont besoin d'être rassurés, ils veulent retrouver la civilisation.

— Mais de quelle civilisation parlez-vous ?

» Vos magisfillaires l'ont balayée votre civilisation. Depuis notre départ d'Ezrézara, nous n'avons croisé que tumulte et désolation...

— Nous avons besoin de savoir. De comprendre.

— J'ai beaucoup réfléchi, et mon projet diffère du vôtre, Philoxène.

— Dans ce cas, je dois vous prévenir que vous n'êtes plus le maître de ce vaisseau. Par la volonté du plus grand nombre, je suis à présent le nouveau capitaine du *Volontaire*.

Taddeus n'était pas surpris. Avec calme, il ouvrit un tiroir et sans se départir de son flegme sortit un revolver.

— Je ne crois pas, dit-il simplement.

» Parnasse ! hurla-t-il.

Son second apparut instantanément.

— Attachez-moi ce mutin, et allez dire aux hommes de s'armer.

» Philoxène, vos fidèles et vous, seraient libres de rester ici si vous le désirez, mais mes hommes et moi, partons à la recherche du gruffillaire Termiflore. Je désire m'entretenir avec la forêt qui, selon nos lois et comme vous ne pouvez l'ignorer, est la véritable maîtresse de la Terre.

\*

Lorsqu'ils s'étaient réveillés, au lendemain de la catastrophe,

Ségonzague et Filgrégor avaient ressenti un grand désarroi en découvrant le paysage détruit, jonché de cadavres. Alors, le vieux chêne avait pris une décision.

— J'ai eu du bon temps dans ce coin, mais je crois qu'il vaut mieux que je m'arrache. Je vais faire une communauté avec les trois potes qui reste, là-bas, un peu plus loin.

Termiflore comprenait très bien les motivations du vieil arbre et se mit à l'écart pendant qu'il translatait sa lourde carcasse. La forêt ne se mouvait pas autant que les Hommes aimaient à le prétendre ; l'exercice était long et périlleux, et peu d'entre eux avaient eu l'occasion et la patience d'assister à ce phénomène.

Lorsque Filgrégor eut extirpé la moindre radicelle de la terre qui l'avait vu naître, il crapahuta lentement vers l'est. Il mit dix jours à atteindre son but et toute une longue journée à faire de la place dans le sol à son arborescence racinaire.

De son côté, Ségonzague avait rassemblé des décombres, de quoi faire une embarcation de fortune. La construction promettait d'être plus ardue, car rien ne subsistait de la technologie humaine à des kilomètres à la ronde, et faire des recherches dans le cimetière qu'était devenu son village, était au-dessus de ses forces.

Les jours passant, Ségonzague n'arrivait plus à faire face à sa situation. Il n'avait pour compagnie que le petit bois que Filgrégor avait rassemblé, la nourriture était difficile à trouver et il ne se sentait pas le cœur de vivre ainsi pour toujours. Il

s'était isolé des arbres et songeait à en finir lorsque *le Volontaire* apparut au fond de son ciel. Il crut d'abord à un jeu de son cerveau, mais le dirigeable avançait, et ce secours devint réel.

Lorsqu'il approcha du cadran où, quelques mois plus tôt, il avait laissé le gruffillaire des nations, le capitaine Bellérophon crut un instant qu'il était venu jusque-là pour rien. Il fallut un long moment avant qu'il le vît dans les verres de sa lunette, et mit aussi un certain temps à le reconnaître. La vie de naufragé avait accentué ses traits déjà émaciés. Une barbiche pointue et des cheveux fous achevaient sa transformation.

\*

La forêt du séquoia géant avait été ravagée par de terribles tornades qui avaient transformé son harmonieuse mer de branches en un pelage mangé par la gale. Chazam avait survécu à l'outrage.

Le capitaine naviguait haut dans le ciel. Il appréhendait la descente vers les arbres. Si la forêt décidait de le tenir pour responsable de la situation, il était perdu.

Ségonzague Termiflore se prépara à la rencontre et s'installa sur le balcon en éperon de la nacelle. Philoxène Perpentras exigea d'être présent lors de l'entretien.

Chazam était extrêmement fatigué, il dut faire de gros efforts pour répondre aux salutations du gruffillaire. Ce dernier



demanda la permission de le rejoindre, afin de parler plus librement. Le séquoia accepta, le cacique préféra rester à bord du dirigeable.

Ségonzague se blottit contre l'écorce et laissa ses pensées vagabonder dans la prairie de ses souvenirs

— C'est une terrible perte que la mort des tiens, dit l'arbre. La tribu des arbitants n'a eu de cesse de travailler pour la forêt en recherchant et multipliant les espèces en voie de disparition, pour les sauver de l'anéantissement. Sans eux, nous allons perdre une diversité qui nous était chère.

» Malheureusement, je ne crois pas pouvoir t'être d'un grand secours, enfant des Hommes.

— Je veux poursuivre la tâche que menaient les miens, en commençant par tout faire pour que nous retrouvions l'équilibre.

» Que puis-je faire, Chazam ?

— Ne te soucie pas de cela, les arbres ont semé les grains de sable qui enrayeront les méfaits accomplis. Dans quelques semaines, le monde retrouvera son harmonie.

» Rassure tes amis, et regagne le monde qui est le tien.

\*

Les passagers du *Volontaire* éprouvèrent un grand soulagement de quitter les abords de la canopée. Le capitaine avait accepté de faire voile vers le cadran des domaines et

tout le monde était satisfait d'autant que Ségonzague les avait assurés que la stabilité allait revenir.

Le monde que survolait le dirigeable était entièrement à reconstruire, mais à plus petite échelle, car les survivants ne semblaient pas très nombreux. Le cacique Perpentras avait commandé des rapports sur chaque cadran dont ils auraient estimé les dégâts. Il espérait par cette attitude prendre la tête de missions de secours, et si les choses se déroulaient bien, obtenir de l'avancement.

Le cadran des domaines accueillit *le Volontaire* comme un haut dignitaire. Le capitaine Bellérophon était aussi surpris qu'inquiet de cette réception tapageuse. Il ne mit pas longtemps à comprendre ce qu'inconsciemment il avait pressenti.

L'accueil en grande pompe consista, une fois au sol, en une réquisition du vaisseau pour le bien et la grandeur des domaines, et la mise aux fers du capitaine quelque peu récalcitrant.

Philoxène Perpentras, quant à lui, ne perdit pas une minute et se précipita auprès des magisfillaires pour leur apprendre une nouvelle qui ne pouvait que les intéresser.

\*

Le général Köning fit descendre le dirigeable *le Volontaire* vers les terres arides du cadran de la noire folie. Il était nerveux. Il avait sous sa responsabilité l'un des rares moyens de



locomotion qui restait aux Hommes pour garder leur mobilité. Il devait être très attentif. Il avait à son bord des falistaires de renom et les magisfillaires de toutes les nations du globe.

Les instances dirigeantes alertées par le cacique d'Ezrézara avaient décidé de voir avec la science ce qu'il convenait de faire. L'émacié falistaire Périco Castagaine avait été contre le projet de l'instrument du destin dès l'origine, et entendait que l'on s'en souvînt. Il promenait sa filiforme silhouette dans la grande salle en invectivant de sa voix profonde de basse les magisfillaires contrits. Il était plus qu'évident que c'était leur décision de pousser la machine vers les graduations les plus élevées qui avait dévoyé le projet, mais il feignit de l'ignorer. Il convenait à présent d'agir avec pondération. Castagaine ordonna à de jeunes falistaires de descendre dans l'ancre du moyeu pour voir les mesures prises par la forêt.

Le conseil de guerre eut lieu dans la stratosphère, loin des oreilles des arbres. C'est là qu'incidemment Castagaine apprit que les choses étaient bien pires avant l'intervention des auxiliaires de la nature.

— Continuez, ordonna le falistaire à son jeune collègue.

— Les noyaux qui ont germé en nombre dans le pas de vis en obstruent à présent le passage. Les oiseaux ont déversé de nombreuses espèces différentes qui ne semblent pas toutes avoir les mêmes fonctions. Certaines exercent un mouvement de torsion qui leur permet de gagner quelques crans dans la

graduation.

— Mais enfin, comment vivent-elles dans ce milieu aride ? demanda un magisfillaire courroucé.

— Elles vivent uniquement de la réserve de leurs noyaux. Ce sont des commandos-suicides, elles savent qu'elles vont périr dans ce trou.

— Eh bien, faites-leur ce plaisir. Foutez-moi du désherbant sur tout ça et que l'on en finisse ! éructa la magisfillaire.

— Certainement pas ! s'opposa violemment Castagaine. Nous avons besoin de faire marche arrière et leur présence dans l'engrenage risque d'entraîner des problèmes si nous faisons ce travail nous-mêmes. Laissons la nature faire ce qui est bon.

— Mais les plantes vont tenter de revenir au point de départ, s'étonna l'une des personnes autour de la table.

— Comme je l'avais prédit, l'instrument du destin n'a pas eu d'incidence sur l'essence de la forêt, dit le long falistaire. Les preuves de ce que j'avance sont assez nombreuses pour que je n'aie pas besoin d'en faire la liste. Les choses vont rentrer dans l'ordre, tout est pour le mieux. Félicitons-nous d'une telle issue.

» Je ne saurais trop conseiller d'apporter à nos nouveaux alliés la nourriture nécessaire à leur croissance ; afin que tout cela se finisse dans les délais les plus brefs.

Ainsi, fut fait.





\*

Les Hommes étaient incapables d'imaginer que la nature fût plus douée en calcul que les falistaires de grand renom. Les enfants qu'elle avait envoyés à la mort avaient été choisis avec soin. Ils avaient suffisamment d'autonomie pour remettre les choses d'aplomb ; puis de faire corps avec la machine infernale, à jamais.

L'apport d'engrais les développa hors de toutes mesures prévues. Le moyeu fut beaucoup plus forcé qu'il n'était sage. Les plantes sentirent que les choses leur échappaient. Elles tentèrent d'agripper le bord extérieur pour y prendre appui, mais leur envergure était trop grande et le pivot céda sous la poussée.

Le pivot brisa l'engrenage, l'engrenage accrocha le pendule. Et le pendule tomba.

\*

Dans l'immensité infinie de l'univers, il est une planète étrange et sans vie qui se déplace dans le cosmos avec ivresse, comme une feuille au vent...



**Questions à Siléas,**  
auteur de *Comme la feuille au vent*

**Quel genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?**

Les auteurs qui jouent avec les mots ; les humoristes anglosaxons Thurber, Wodehouse, etc.

**Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?**  
Tablettes d'argiles et calames, bien sûr. Si possible en état de demi-sommeil afin que le texte recèle une part de rêve.

**L'univers, le thème de ce texte te sont-ils familiers ?**  
J'ai boursingué en Absurdie et en rêve où les forêts sont denses et nombreuses, il faut savoir s'acclimater et avoir un bon *feeling* avec la flore si l'on veut y survivre.

**Quels sont selon toi les bons ingrédients d'une nouvelle ?**  
Un point surprenant, une chute.

**Que t'inspire ceci : « Il y a plus dans les forêts que dans les livres. » Saint Bernard ?**

On a beaucoup écrit depuis, l'offre s'est bien diversifiée. Et la forêt a fait place à la pâte à papier.

### Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Parcourir la grande muraille de chine en course en sac. Et peut-être de participer à l'appel à texte de l'*Œil du sphinx*.

### Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Ce serait classe de lire le premier numéro de *Studio Babel* qui va bientôt sortir.

## Anamorphose

Tenebrae Invictus

un roman vampirique signé Nathy

*Que l'on soit vampire ou humain, le passé d'un être laisse des marques indélébiles.*

*Dante se souvenait de tout.*

*La violence de l'attaque de Lucrezia. La panique ressentie quand les canines avaient effleuré sa peau et déchiré sa gorge...*



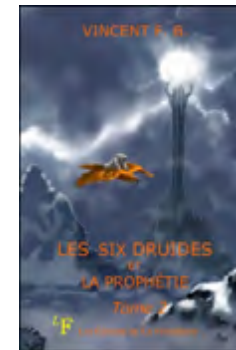
Parution en Janvier 2012 chez Rebelle éditions.

Les éditions de la Frémillerie présentent...

## Les Six Druides,

la saga de Fantasy de Vincent F.B.

*Les Six Druides raconte la problématique d'un Univers déchiré entre deux forces. Une véritable lutte se joue entre le Grand Druides, gardien de la puissance de la Lumière, et le Seigneur des Ténèbres, maître de la puissance des Ténèbres ! Cette épopée se déroule sur différentes planètes reliées par un seul passage : Brocéliande...*




Tome 1 : Les Six Druides et Les Six Épreuves

Tome 2 : Les Six Druides et La Prophétie

Tome 3 : Les Six Druides et La Puissance Dominatrice

Tome 4 : Les Six Druides et La Venue des Chevaliers

Rendez-vous sur le site de la Frémillerie.



Christian Perrot

## Forestation

une nouvelle de Christian Perrot

illustrée par Élie Darco

Firmament nocturne, piqueté d'étoiles à la manière d'un voile de velours cousu de diamants. Silence naturel seulement froissé par le chant des insectes et des animaux noctambules. Pourtant, rien n'est jamais immuable dans l'univers. Pour preuve, cette lumière incandescente jaillissant brutalement des nuées avant de fondre vers la terre avec la vitesse d'un missile igné. Un impact digne d'une fin du monde hollywoodienne, une onde de choc capable de faire taire toute vie aux alentours, voire même, de briser quelques vitres d'habitations s'élevant à plusieurs kilomètres de distance. Après cette explosion de violence brute, le calme revient, salvateur, comme un baume sur un traumatisme. Nonobstant, la blessure demeure, profond cratère encore fumant défigurant le sol rocailleux. Hasard ou providence divine, les lieux du crash ne sont guère peuplés. Une terre trop sèche, trop calcaire, qui ne laisse pousser que de rares mousses. De fait, aucune vie ne se trouve directement lésée par l'impact météoritique. Indirectement, par contre...

Réveillé dès l'aube par l'appel téléphonique d'un ami

journaliste, Thomas conduisait lentement le long de l'unique chemin de terre, s'approchant de l'impact météoritique. Après avoir suivi son GPS jusqu'à la localité rurale concernée, il n'avait pas eu à demander longtemps la voie à suivre. Tout le village savait déjà que « quelque chose » était tombé dans les champs. Du reste, bon nombre de véhicules convergeaient dans la direction en question. Le chemin communal commençait déjà à prendre des airs de route. D'ici la fin de la journée, cela serait même peut-être pire après que tous les journalistes et autres curieux se soient déplacés pour mieux voir. Quant aux véritables chercheurs comme Thomas, il y en aurait sans doute bien peu. Peut-être même serait-il le seul. Après tout, les impacts de météorites s'avéraient souvent décevants par manque de matériaux à recueillir. La combustion dans l'atmosphère et l'éclatement à l'arrivée suffisaient à transformer lesdits projectiles en milliers de débris inexploitable. En tenant compte de la force présumée du crash, du moins si Thomas en croyait son ami, il supposait déjà s'être déplacé pour rien. Pire encore, le nombre impressionnant de personnes présentes autour du point de chute laissait bien peu de chance de trouver un éclat quelconque. Les plus gros morceaux ayant sans doute déjà été récupérés par des amateurs...

Thomas glissa sa voiture entre deux camionnettes de la presse locale. D'un pas calme, il s'approcha ensuite de l'attroupement encerclant un point précis du champ plus dévasté par les véhicules que par l'écrasement de la pierre venue de l'espace.

Comme il s'en doutait déjà, en dehors d'un petit cratère à peine assez profond pour y coucher un grand chien, il n'y avait rien à voir. Tout juste une certaine chaleur résiduelle émanant du trou. Autour de la zone, les cailloux semblaient avoir été tous retournés et observés par des centaines d'yeux scrutateurs.

— Hé ! Thomas !

L'interpelé se retourna pour tomber presque nez à nez avec son ami journaliste. Toujours jovial, le dénommé Yvan administra une grande claque, qui se voulait amicale, entre les omoplates de son compère.

— Aïe ! gémit Thomas. Tu ne sens jamais ta force.

— Alors, vieille branche, répliqua Yvan, gouailleur. Sympa mon tuyau, non ? Je suppose que tes amis géologues ne t'ont pas prévenu de l'arrivée d'une caillasse spatiale !

— Bah ! tu sais...

— Allons, ne sois pas si blasé.

— Regarde ce *déploiement* de forces. Après cela, il ne reste pas grand-chose à nous mettre sous la dent, à nous, pauvres scientifiques. Honneur au sensationnel, jamais à la connaissance.

— Que veux-tu, c'est l'espèce humaine...

— Tu as trouvé quelque chose ? questionna néanmoins Thomas.

— Rien du tout ! Un trou au beau milieu d'un champ trop aride pour être cultivé. Quelques vitres brisées aux alentours immédiats. Un grand bruit dans la nuit. Une forte frayeur pour

les plus sensibles. Rien de bien intéressant. Juste de quoi faire un petit article.

— Au moins, cette fois-ci, personne ne parlera de débris d'un vaisseau extraterrestre.

— Sait-on jamais ? sourit Yvan. Allez, je te laisse, j'ai d'autres reportages à couvrir.

Par acquit de conscience, Thomas fit le tour des lieux tout en gardant une oreille attentive aux discussions. Hélas ! sans parvenir à glaner la moindre information intéressante. Dépité, il fit demi-tour et reprit la route vers son travail de géologue.

Le lendemain, Thomas avait presque complètement oublié l'affaire lorsqu'un nouvel appel d'Yvan vint relancer le sujet. Son ami lui redonnait rendez-vous dans le champ en question sans accepter de lui en dire plus, prétextant qu'il fallait mieux « voir ». Mû par la curiosité, le géologue retrouva donc le journaliste sur les lieux du crash météoritique. En effet, Yvan n'avait pas menti, le visuel s'avérait bien meilleur !

— Qu'est-ce que c'est que cela ? questionna Thomas en s'approchant de son ami.

— Étonnant, non ? se contenta de répondre l'intéressé en mitraillant la zone avec son appareil photo.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait personne ? s'étonna encore Thomas. Pas de badauds, pas de journaliste, pas un chat...

— En fait, expliqua Yvan. Je suis revenu ici parce que je

pensais y avoir perdu ma carte de presse. Sur le coup, j'ai surtout pensé à t'avertir, pas à prévenir la totalité de mes connaissances.

— Incroyable ! souffla le géologue qui n'écoutait déjà plus son ami.

À l'emplacement du récent crash météoritique s'élevait un large bosquet d'arbres, dépassant largement les deux mètres de haut. Le sous-bois s'avérait inextricable comme seul peut l'être celui d'une forêt ancienne de plusieurs années et vierge du passage de l'être humain.

— Aucun arbre ne pousse aussi vite, hein ? relança Yvan.

— Je ne suis pas féru de botanique, mais oui, je ne pense pas que cela existe. Il y a bien une variété de bambou qui peut croître de plusieurs mètres en un jour...

— Ben là, ce ne sont pas des bambous !

Le journaliste avait raison, le bosquet en question semblait constitué d'arbres locaux. En dehors de l'âge apparent de la futaie, rien ne la différenciait d'une autre, commune à la région. Sauf qu'elle avait de toute évidence poussée durant la nuit.

— Il faut prévenir des gens compétents, souffla Thomas. Cela dépasse mes connaissances.

En moins de quelques heures, l'information se propagea de bouche à oreille et, bientôt, une foule bigarrée se forma dans le champ où la petite forêt paraissait demeurer immobile

pour mieux présenter sur les photographies. Demeurés sur place, les deux compères poursuivaient le mieux possible leurs investigations. Leurs conclusions « à chaud » laissaient de nombreuses questions sans réponses. La futaie semblait s'être développée autour du point d'impact de la roche météoritique. Les essences végétales visibles paraissaient cohérentes avec celles de la région. Ce qui permettait à Thomas de supposer que des graines présentes dans le sol avaient pu germer spontanément durant la nuit en réponse à des stimuli extérieurs. Peut-être une certaine radioactivité présente dans la terre suite à la dispersion de la pierre venue de l'espace. Yvan rétorquait qu'il paraissait impossible qu'une cause quelconque parvienne à faire pousser en quelques heures des arbres nécessitant des années pour atteindre la taille arborée. Le géologue haussait des épaules en guise de réponse lorsqu'une voix cascada sur les lieux avec la brusquerie d'un couperet d'échafaud :

— Cette zone est mise en quarantaine pour votre propre sécurité ! Tous les civils doivent s'éloigner et venir rendre compte aux autorités compétentes. Je répète, cette zone est interdite pour cause de quarantaine ! Les civils présents doivent s'éloigner et suivre une procédure de décontamination. Merci de votre attention.

Les ordres provenaient d'un porte-voix manipulé par un militaire juché sur une Jeep arrivant à vive allure. Derrière le véhicule léger, d'autres, beaucoup plus imposants, s'engageaient déjà sur le chemin de terre. Dans le même temps, des camions

de transport de troupes vomissaient leur chargement humain sur la route goudronnée rejoignant le village proche. Parmi les nouveaux venus, un groupe en armes s'approcha au pas de course du bosquet et ses membres entreprirent de repousser toutes les personnes présentes.

Pris dans le mouvement, Yvan et Thomas s'insurgèrent. Le premier en faisant valoir ses droits à la « liberté de la presse », le second en indiquant haut et fort sa spécialité. L'un des militaires, un caporal à en croire ses galons, vint s'informer :

— Vous êtes géologue ?

— Oui et j'étais déjà ici hier pour étudier le cratère météoritique. Qui a prévenu l'armée ?

— Venez avec moi !

Comme Yvan emboîtait le pas à Thomas qui lui-même suivait le caporal, un militaire bloqua le journaliste avec la pointe de son arme.

— Restez avec les autres ! cracha-t-il.

— Je suis avec lui, affirma Yvan en désignant son ami.

— Pas de journaliste, appuya le caporal en secouant la tête.

Rejoignez les autres.

Thomas ouvrait déjà la bouche pour protester, mais le militaire l'interrompit :

— Pas de passe-droit ! Suivez-moi !

Contrit, le géologue fit un signe d'apaisement en direction de son compère avant de courir pour se remettre au niveau du caporal le conduisant vers l'un des camions garés tout





près du bosquet. De son côté, Yvan fut repoussé en même temps que les autres journalistes jusqu'à une unité mobile de décontamination déjà mise en place par les militaires.

Avant le début d'après-midi, un cordon sanitaire fut érigé autour des arbres ayant poussé en une nuit. Au grand dam des curieux et des journalistes, les militaires les forcèrent à quitter la zone. La route goudronnée se trouvait interdite à tout véhicule. De fait, tout le monde se retrouva à l'orée du village, bien loin de la zone intéressante. Déçus et ulcérés pour la plupart, certains quittèrent les lieux, bien décidés à ébruiter les agissements de l'armée, d'autres restèrent présents, attentifs au moindre mouvement susceptible de leur apporter des informations, tandis que les derniers regagnaient leur existence quotidienne.

Aussi actifs que des fourmis ouvrières, les militaires firent venir encore de nombreux véhicules. Peu à peu, une sorte de base parut s'élever seule du sol. Grâce à des structures gonflables couplées à des parties déjà assemblées, un large bâtiment entouré de barbelés ceintura bientôt le point d'impact ainsi que la futaie énigmatique. Des rondes d'hommes armés ajoutaient encore à l'aspect « forteresse »...

Le soleil déclinait lentement vers l'horizon lorsque Thomas quitta le fortin édifié par l'armée. Il fut immédiatement mitraillé de flashes photographiques tandis que les journalistes

encore présents lui posaient quantité de questions.

— Désolé, souffla le géologue en couvrant son visage de sa main. Je n'ai rien à déclarer.

Sans rien ajouter, il alla s'asseoir dans sa voiture. Il n'avait pas encore tourné la clé de contact que son téléphone portable sonnait déjà :

— C'est Yvan ! énonça son correspondant. On se retrouve chez toi ?

— Tu es où ? questionna Thomas.

— Pas loin, dans ma voiture. Mais il y a trop de monde ici pour discuter tranquillement.

— Franchement, je préférerais passer dans un resto d'abord, je meurs de faim.

— Viens chez moi, alors ! Valérie s'occupera du repas pendant que tu m'expliqueras la situation.

Les deux compères se retrouvèrent donc chez le journaliste. Comme ce dernier l'avait suggéré, tandis que sa femme œuvrait en cuisine, il put questionner son ami :

— Alors ? commença Yvan dès que Thomas se fut assis en face de lui.

— Tu connais les militaires !

— Tout est bouclé ?

— Oui ! Ils ont encerclé notre petite forêt avec des barrières défendues jour et nuit. Ils ont édifié une base autour. Tant pour en interdire l'accès que pour mieux étudier le phénomène. Des



scientifiques d'un peu partout sont sollicités. À distance pour la plupart, et rapidement acheminés sur place pour les plus éminents.

— Et toi ? s'enquit Yvan.

— J'ai un peu fait office de « mouche du coche », en fait. Je ne suis que géologue. Ils m'ont surtout gardé pour me questionner. Nous avons vite fait le tour de mes idées. Même si je connais assez bien les roches météoritiques, je n'ai pas le niveau requis pour étudier certaines faces du mystère.

— C'est-à-dire ?

— Officiellement... grimaça Thomas.

— Tu ne peux rien me dire, OK ! Et officieusement ?

— Il ne faudrait pas que cela s'ébruïte dans un journal, par exemple.

— Je serai muet comme une carpe.

— La forêt n'en est pas vraiment une.

— Comment cela ?

— Extérieurement, les arbres et buissons ressemblent à d'autres, bien de chez nous. Cependant, les premières analyses microscopiques démontrent de sérieuses déviations entre ces végétaux et ceux présents dans les forêts des alentours. Des analyses ADN sont en cours. Espérons qu'elles apportent des réponses à nos questions.

— Et en attendant ?

— Rien du tout, nous sommes définitivement mis sur la touche. Ce sont les militaires qui contrôlent la situation.

— Le repas est prêt !

Les deux hommes se tournèrent en même temps vers la maîtresse de maison, toute mignonne avec son petit tablier de cuisinière, qui les attendait à l'entrée de la salle à manger. Les heures suivantes s'écoulèrent bien vite, entraînées par l'excellence du repas et par le velours du vin servi, jusqu'à ce qu'Yvan propose à Thomas de dormir dans la chambre d'ami. Le géologue accepta de bonne grâce, il ne se sentait de toute façon pas de conduire.

Se trouver éveillé, à peine les premiers rayons solaires entrants dans la maisonnée, par le tintement impitoyable d'une sonnerie de téléphone n'est guère agréable, surtout après une soirée « bien arrosée ». Pourtant, lorsque les informations transmises s'avèrent percutantes, pour ne pas dire ahurissantes, les brumes du sommeil et de l'alcool cèdent vite la place à l'excitation.

— C'était un confrère journaliste, expliqua Yvan. La nuit a été agitée pour les militaires. Il y a eu des coups de feu et des cris. Depuis, des hélicoptères tournent au-dessus de la base.

— Incroyable !

— Je ne te le fais pas dire. Allez ! on y va.

Les deux hommes eurent bien des difficultés à approcher des lieux. En effet, un impressionnant dispositif d'évacuation battait son plein. De nouveaux militaires organisaient le départ

des habitants du village le plus proche du point d'impact météoritique. Dans le même temps, le cordon sanitaire avait été agrandi et les journalistes se trouvaient chassés de la même manière que les locaux. Au grand dam du duo, aucun des deux ne put franchir la ligne. Même en temps que géologue, Thomas ne parvint pas à obtenir un sésame.

Dans la foule, les commentaires allaient bon train. Plus ou moins véridiques et relativement déformés par les gens, les événements de la nuit apparaissaient dignes d'un véritable film d'horreur. La base de campagne entourant l'étrange bosquet semblait avoir été le théâtre d'un affrontement impitoyable entre militaires armés et un ou plusieurs adversaires indéterminés. Le principal résultat était la montée en puissance dans l'échelle des précautions prises par les autorités. L'autre, aisément imaginable, serait sans doute un déploiement de forces autour des lieux en question.

L'hypothèse se confirma lorsqu'un avion vint survoler la zone. À peine s'éloignait-il vers les champs qu'une série d'explosions retentissait. Surprises, les personnes présentes s'accroupirent tout en plaquant leurs paumes sur leurs oreilles.

— Ils sont malades ! grommela Yvan. Ils bombardent la zone.

— C'est bien plus grave que nous le pensions, conclut Thomas. Ils n'en seraient pas venus à cette extrémité sans raison valable.

— Tu crois ?

— Il y a certainement eu des morts. S'il n'y avait eu qu'une escarmouche, le commandement aurait envoyé une troupe plus importante ou mieux armée en réponse. Soit ils l'ont fait et cette seconde équipe s'est fait exterminer, soit les survivants de la première, voire même de la suivante, ont détaillé un adversaire hors du commun. D'où un bombardement pour éviter d'autres pertes humaines.

Une gigantesque explosion couvrit brutalement la voix du géologue. Un souffle brûlant balaya la foule. Une pagaille s'en suivit, ponctuée de cris et de bousculades. Yvan et Thomas se glissèrent entre deux bâtiments pour essayer autant que possible de se soustraire à la panique. Sous leurs yeux, plusieurs personnes se firent piétiner tandis que les lieux se vidaient de toute vie.

Le calme revenant peu à peu, les deux hommes quittèrent leur abri improvisé pour essayer de porter secours aux victimes de la débandade dont certains remuaient encore faiblement. Presque inconsciemment, ils tournèrent le regard vers les champs récemment bombardés. Dans un ensemble parfait : le duo se figea d'étonnement.

Un large bosquet s'élevait contre le ciel. Assez hauts, les arbres qui dominaient les premières maisons du village ressemblaient toujours aux variétés communes dans la région. Même l'enchevêtrement des sous-bois n'aurait pas dénoté au cœur d'une sylve vieille de plusieurs dizaines d'années. Ce qui n'était guère le cas, puisque la forêt en question ne se trouvait

pas là quelques minutes plus tôt. Il ne subsistait nulle trace de l'avion ni même des bombes. Pas de feu ni de fumée visible non plus. Seulement une futaie impressionnante en hauteur comme en largeur.

— Qu'est ce que c'est que ce truc ? frissonna Yvan.

— Cela va à l'encontre de toutes les lois physiques, ajouta Thomas. Le bombardier s'est probablement écrasé. D'où le souffle et l'explosion. Et la forêt...

— A tout recouvert ?

— Il semble bien, oui.

Un vrombissement en approche dans leur dos leur fit faire volte-face. Deux gros camions militaires, dotés de tourelles, remontaient la rue en direction des arbres. En un battement de cœur, Yvan et Thomas réalisèrent brusquement que les véhicules fonçaient droit devant eux sans se soucier d'éventuels obstacles. Contraints à sauver leur vie, les deux hommes détalèrent devant l'avancée aveugle des camions devenus engins meurtriers.

En effet, la peur des militaires s'avérait si intense que leurs roues écrasaient les personnes restées au sol après la débandade. Les éventuels blessés rejoignaient le camp des décédés sans autre forme de procès.

Depuis l'abri relatif du trottoir où ils s'étaient réfugiés, Yvan et Thomas hurlaient des imprécations pour que cesse ce massacre horrible et nullement justifié par la situation, puisque les arbres ne bougeaient plus.

Mais déjà, les canons des camions vomissaient des langues de flammes mugissantes en direction des végétaux. Le feu adoptait des volutes caractéristiques, presque organiques.

— Du napalm ! sursauta Yvan. Ces fous tirent au napalm...

Pourtant, Thomas ne répondit pas à son ami. Et pour cause, il était bien trop abasourdi par l'effet du feu liquide sur la forêt. Contre toute attente, et en opposition complète aux propriétés intrinsèques des matériaux naturels, le napalm semblait incapable de brûler la végétation. Cette dernière demeurait inchangée malgré l'intense chaleur dégagée. Tant incroyable que cela puisse paraître à des yeux humains, les flammes se trouvèrent brusquement *absorbées* par les sous-bois enchevêtrés. Bien pire encore, profitant de ce déluge igné, les arbres se mirent à *grossir* et l'orée de la forêt en profita pour avancer encore. Prises à l'intérieur des frondaisons, les premières maisons du village disparurent à la vue. Des craquements sourds et des bruits caractéristiques d'éclatement se firent entendre. Malgré l'écran des sous-bois qui les atténuait un peu, les sons d'effondrements et de destructions ne laissaient planer aucun doute. Au cœur de l'obscurité régnant sous les arbres, les habitations subissaient en quelques minutes l'équivalent d'années de croissance de végétaux glissés contre et dans leurs murs. Nul doute que rien ne pouvait résister à la pression exercée.

Avant que quiconque ne réagisse, les soldats jouèrent de nouveau leur carte du napalm. Sans d'autre résultat que de

permettre à la forêt de se développer encore plus, dévorant d'autres maisons. Contrits, les militaires battirent en retraite et quittèrent les lieux de toute la vitesse de leurs véhicules guerriers. Les rares badauds survivants firent de même.

Restés seuls en arrière, Yvan et Thomas ne pouvaient détacher leurs yeux de l'étrange muraille végétale qui occultait la sortie du village malgré l'horreur de la situation et les morts causées par ceux censés protéger la population. Autour d'eux, rien ne bougeait. Aucun oiseau charognard ne semblait s'intéresser aux cadavres écrasés, demeurés là où la mort les avait surpris. Le géologue aurait même juré que les insectes aussi manquaient à l'appel. La chaleur du napalm n'était déjà plus qu'un vague souvenir. Quasiment rien n'avait brûlé dans le village. Et surtout pas les arbres contre-nature. Sous eux, les sous-bois étaient redevenus silencieux. Bien trop pour être naturels. Pourtant, un promeneur égaré arrivant à cet instant devant cette forêt, paraissant si ancienne et si naturelle, n'y aurait vu rien d'autre qu'un ensemble d'arbres centenaires. Quelle erreur de jugement !

— Qu'est ce qu'on fait ? s'enquit Yvan.

— Je ne sais pas. Nous ne sommes pas préparés à cela. Personne sur Terre ne l'est.

— Tant de morts inutiles, tant de dégâts pour rien.

Thomas demeura silencieux, les yeux hagards.

— Retournons chez moi, reprit Yvan d'une voix altérée. Je crois qu'il me reste quelques bières au frigo.

— Je crois bien que j'aurais besoin de quelque chose d'un peu plus fort, avoua Thomas.

— J'ai aussi, ne t'inquiète pas pour cela.

Le soleil couchant trouva Thomas et Yvan assis sur la terrasse de ce dernier. Une bouteille presque vide posée sur le guéridon proche attestait de la prise d'un remontant efficace. Pas assez pour se saouler cependant. D'ailleurs, le journaliste ne buvait plus depuis plusieurs minutes, il enchaînait les appels téléphoniques. Yvan avait des relations. Son métier l'avait mis en contact avec bien des gens. D'insignifiants anonymes, les plus nombreux, mais aussi des personnes influentes et détentrices d'une certaine forme de pouvoir. Yvan en profitait allègrement, abattant le plus grand nombre de cartes pour en savoir plus, et plus encore. Il avait également interpellé son rédacteur en chef et ses confrères de la presse internationale pour que soit dénoncé l'horreur des exactions perpétrées par les militaires. Le grand public devait savoir ! Lorsqu'il raccrocha enfin, en prenant congé de son dixième correspondant au moins, son visage était souriant, bien qu'un peu crispé.

— On est mal barré ! souffla-t-il en remplissant une nouvelle fois son verre.

— Raconte...

— Tu avais raison, les gardes en faction le premier soir. Ceux qui avaient construit la base entourant le petit bosquet. Bref, ils ont disparu. Des témoins ont entendu des cris et des

coups de feu. De l'extérieur, la base n'était plus visible, car les arbres avaient déjà poussés au-delà de la limite imposée par les militaires. L'armée a renvoyé une équipe de choc dans la foulée. Pour la perdre, à peine entrée sous les arbres. En haut lieu, la panique a gagné quelques gradés. Ils ont ordonné une évacuation d'urgence des environs de l'impact. Puis ils ont envoyé un bombardier. Nous l'avons vu lâcher sa cargaison meurtrière un instant avant qu'il ne disparaisse des radars. Pire que le Triangle des Bermudes ! Là-bas, au moins, les pilotes avaient le temps de lancer un appel de détresse. Les arbres se sont développés encore, atteignant le village. C'est alors qu'une tête pensante a eu l'idée du napalm. Chouette initiative ! La forêt : 1 ; l'armée : 0. Aux dernières nouvelles, il y a eu d'autres essais désastreux d'armes diverses et variées. Les maisons n'existent plus. Il ne reste que ces étranges végétaux qui semblent apprécier le feu et les bombes. Pour résumer, personne ne sait quoi faire. L'armée fait appel à toutes les connaissances disponibles dans les centres de recherches comme dans les universités. Le mot d'ordre est : trouver un moyen de faire reculer cette forêt venue d'ailleurs. Ah oui, j'oubliais, les analyses sont classées top secret, bien sûr, mais les résultats ADN des premiers prélèvements récoltés lorsque tu étais là-bas sont formels, ce ne sont pas des arbres de chez nous ! Rien de commun avec nos gentilles forêts qui restent sagement à leur place. Non, nous avons à faire à quelque chose de beaucoup plus complexe. Très résistant, comme nous

l'avons vu. Pas forcément méchant, puisque tu l'as approché sans disparaître. Du moins, aussi longtemps que l'on ne l'attaque pas.

— Qu'est-ce qui te fait croire que les militaires ont frappé les premiers ?

— Dans la nuit ?

— Oui.

— J'en sais rien ! Comment le savoir ? Peut-être trop de prélèvements, d'analyses, d'essais pour comprendre le pourquoi du comment. Et puis, nous connaissons la méfiance des soldats en général. Trop de muscles pour s'occuper d'armes dangereuses. Il est si facile d'appuyer sur une détente.

— Espérons qu'une idée germera rapidement dans l'un de ces cerveaux étudiant le problème.

— Pas un terme à employer en ce moment.

— Pardon ? s'étonna Thomas.

— Évite de parler de « germer », s'il te plaît...

— Oui, tu as sans doute raison...

Le lendemain, les journaux télévisés et les radios, sans oublier les périodiques, tous parlaient de l'incroyable avancée de la forêt étrange. Certains journalistes avaient même osé créer un nouveau mot pour leurs gros titres : la forestation ! Une allusion évidente à la déforestation et à son opposé, la reforestation, liée aux activités humaines alors que cette nouvelle sorte d'invasion ne semblait suivre aucune règle.

Les images aériennes du pauvre village ayant subi en premier l'attaque végétale montraient une vaste forêt au sein de laquelle, il s'avérait bien difficile de repérer des traces d'habitations. Ces dernières existaient-elles encore, au demeurant ? À en croire les diverses chroniques journalistiques, les arbres résistants au feu s'étendaient lentement, mais sûrement, en un large cercle presque parfait toujours plus grand. Certains scientifiques interviewés affirmaient avoir calculé la vitesse d'accroissement de la forêt et étaient arrivés à la conclusion que le continent entier risquait fort d'être recouvert en moins d'une année. Voire bien moins si les militaires continuaient à essayer d'enrayer l'avancée végétale en utilisant des moyens conventionnels. En effet, le feu comme l'acide et les pesticides en général s'étaient avérés incapables d'attaquer efficacement les arbres. Pire encore, plus les tentatives de destruction se multipliaient et plus la zone contaminée s'agrandissait rapidement. Tel un phénomène de réaction en chaîne du plus sinistre présage...

\*

— Tu vas sans doute recevoir un appel lorsqu'ils vont rassembler tous les chercheurs, supposa Yvan.

— J'en doute, réfuta Thomas. Je ne suis pas assez haut placé dans l'échelle.

— Tu verras. Ils vont avoir besoin de l'aide de tout le

monde. Tu es quand même un géologue de renom, ce n'est pas négligeable. Et puis, comme cela, tu pourras me tuyauter en temps réel pour mes articles...

Yvan revivait ses souvenirs en appuyant son front sur la vaste verrière qui le séparait de l'eau de mer. Il n'avait pas eu tort à cette époque. Thomas avait bien été embarqué, presque réquisitionné, par l'armée et tous les politiques dissimulés derrière elle. Les savants, chercheurs et autres penseurs avaient été littéralement enlevés à leurs familles et conduits dans des lieux secrets où des bases étendaient leurs couloirs à la manière de pieuvres terrestres. Tous unis contre l'adversité représentée par des arbres extraterrestres envahissant rapidement le sol.

Après les analyses qui avaient démontré la différence notable de l'ADN des végétaux par rapport à ceux issus de la Terre, l'unique but des équipes d'intellectuels était de trouver une arme capable d'éradiquer cette invasion. Un rictus déforma les lèvres de l'ancien journaliste à ce souvenir. Les militaires avaient tenté tant de stratégies. Le feu, l'acide, les pesticides, les rayonnements gamma et alpha, et même l'eau. Au point où ils en étaient, rien ne semblait saugrenu comme solution. Jusqu'à ce qu'une tête pensante, qui n'était pas celle de Thomas, s'aperçoive que les arbres extraterrestres se développaient moins vite à proximité des antennes relais permettant à la téléphonie mobile et à Internet de rapprocher les hommes. Une nouvelle variété de bombes, à ondes

électromagnétiques, avait vu le jour. Le point de départ de la forestation avait explosé dans un maelstrom énergétique à peine visible à l'œil nu. Et le monde entier avait hurlé de joie ! Les végétaux n'appartenant pas à la Terre avaient été littéralement vaporisés, désintégrés même. Bien évidemment, sans plus réfléchir, les militaires avaient laissé tomber d'autres bombes sans trop se soucier des rares civils luttant encore à coup de haches ou de tronçonneuses contre l'envahisseur d'un nouveau genre.

« Erreur fatale ! » comme on pourrait l'entendre dans quelques films de série B. Certes, les arbres avaient été atomisés, mais pas détruits ! Pire encore, leur ADN s'était mêlé à l'atmosphère. De fait, l'invasion continentale était devenue planétaire et les zones contaminées s'étaient multipliées de manière exponentielle. Seule petite différence, les végétaux avaient troqués leur pigment chlorophyllien contre des dégradés de bleus sans que personne ne soit capable d'en déterminer la cause. Puis tout s'était accéléré ! Modifiés au niveau moléculaire par les ondes, les arbres croissaient beaucoup plus rapidement. Des villes entières avaient été perdues en une nuit à peine, de même que de nombreuses bases militaires.

Thomas se trouvait dans l'une d'elles et, du jour au lendemain, Yvan n'avait plus eu de nouvelles de son ami de longue date. Mort en service commandé : quelle satisfaction ! Les dirigeants s'en sortaient souvent mieux que les véritables

héros du quotidien. La panique avait enflammé les Terriens, du plus humble au plus riche. Certains étaient allés se terrer dans des abris antiatomiques et autres grottes situées loin de la surface. Les plus riches avaient fui vers l'espace dans quelques stations plus ou moins secrètes. Les plateformes offshore avaient été prises d'assaut. Enfin, quelques privilégiés avaient pu aller se terrer dans l'unique base sous-marine existante. Un lieu abrité par des centaines de milliers de litres d'eau salée au-dessus de lui.

Yvan et sa femme, Valérie, étaient parvenus à se glisser dans le dernier bateau en partance pour ce havre de paix aquatique. Leur billet avait été payé à la faveur d'un mélange de chance, de hasard, de connaissances haut placées dans la hiérarchie, ainsi que grâce à toutes leurs économies. Tout cela pour se retrouver sous l'eau, à dormir dans des dortoirs séparés. En effet, pour éviter des problèmes dus à la promiscuité, et pour un gain de place non négligeable, les habitants de la base ne possédaient pas de cabine. Deux gigantesques dortoirs accueillait tout le monde. Celui des hommes étant séparé de celui des femmes. Il n'y avait d'autres moments pour se rencontrer qu'au réfectoire entre deux phases de travail. Car chacun devait participer à l'entretien de la base qui leur servait tout à la fois de salut et de prison. La survie avait un prix...

Yvan décolla son front de la vitre concave formant l'ultime barrière entre l'air et l'eau. Il venait souvent ici depuis qu'il avait remarqué quelque chose. Difficile d'en être certain



puisque discerner un objet bleu dans de l'eau de mer s'avérait une gageure pour les yeux. Dans le doute, il n'avait encore rien dit à personne. Il guettait régulièrement si la chose en question s'agrandissait ou non. Dans le premier cas, il donnerait l'alerte. Du moins, si son existence de reclus ne lui pesait pas trop à cet instant.

Là, au-dehors, il lui semblait bien voir comme un petit arbuste bleu, agrippé à la paroi vitrée protégeant la base. Le début d'une forestation sous-marine ?

## Nocturne

le fanzine québécois de l'effroi !

*Toile et démence*, le second numéro de la nouvelle version de Nocturne paraîtra très prochainement.

Au sommaire, des nouvelles fantastiques et horribifiques...

Rendez-vous sur [le blog du fanzine](#).



## Questions à Christian Perrot, auteur de *Forestation*

**Quel genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?**

SF<sup>3</sup> (Science-Fiction, Fantastique et Fantasy). Je suis surtout sensible aux écrits de J. Guieu, H.P. Lovecraft, R.E. Howard, D. Koontz, J.R.R. Tolkien, F. Leiber, etc. (Impossible de tous les nommer.)

**Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?**

Entièrement au *feeling* et au bon vouloir de mon inspiration. Ma muse-fée vient se poser sur mon épaule et me dicte ce que j'écris. C'est elle qui décide, rarement moi...

**Pour écrire, faut-il lire ? fantasmer ? rêver debout ? être insatisfait de sa vie réelle ?**

Au risque de ne pas être très original, lire, bien sûr, mais aussi rêver tout le temps (debout, assis ou couché), fantasmer également, parfois, selon le thème du texte écrit. Les jeux de rôles apportent aussi leur lot d'expérience et d'affutage de l'imagination, à essayer !

**Que t'apporte l'écriture ?**

Un profond dépaysement. Je suis mon premier lecteur. Si

l'histoire me plaît, je suis avide d'en connaître la fin et m'émerveille à chaque page comme le promeneur découvrant un nouvel horizon. C'est une évasion de tous les instants.

**Quel être mythique ou manifestation de la forêt a ta préférence ?**

Le pittoresque de la forêt ! C'est un sacré farceur qui passe son temps à « frapper » les promeneurs...

**Que t'inspire ceci : « Il y a plus dans les forêts que dans les livres. » Saint Bernard ?**

Faites une expérience, asseyez-vous seul, la nuit, dans une forêt bien dense. Écoutez les frémissements des arbres autour de vous. Soyez sensible à leurs chants. Ils racontent tant d'histoires que nous serions bien ingrats de ne pas les écouter. Quoi ? Vous n'entendez rien d'autre que des bruits. Quel dommage !

**Quels sont tes projets ou prochains défis ?**

Trouver un éditeur pour mes romans de SF<sup>3</sup>.

**Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?**

Deux nouvelles dans le Fanzine Québécois *Nocturne* et pas mal d'autres aux bons soins de comités de lecture suite à des Appels à Textes.

Les Netscripteurs présentent...

## **Prophets,**

la saga de Fantasy et d'Aventure de Sofee L. Grey

*Prophets nous entraîne sur l'île de Wenisland abandonnée des Dieux, dans le sillage de six adolescents impétueux qui tentent de prendre leur vie en main. Mais une obscure prophétie oubliée pèse sur leur destin...*



Tome 1 : Les Enfants de la Cité maudite  
Six héros au cœur de Berccia, la ville damnée et dangereuse où ils ont grandi. Parviendront-ils à échapper à l'emprise de leur mentor et aux pièges de Berccia ? Suivront-ils le mystérieux vagabond qui leur propose une mission secrète ?

Tome 2 : La Piste des Souffreurs

*En Isyll, les Six sont engagés pour assurer la protection d'une caravane. En effet, les plaines ne sont pas sûres, surtout depuis qu'elles sont la proie des Marchands de Souffre en quête de marchandise humaine.*



D'autres informations sur le site des [Netscripteurs](#).

## Une saison maûve

une nouvelle de Romuald Herbreteau

illustrée par Tony Patrick Szabo

Augustin frappa trois coups brefs sur le montant de la porte. Le taquet du judas glissa et un grésillement désagréable se fit entendre à travers la grille de l'hygiaphone.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Le garçon, adolescent tout en longueur d'à peu près seize ans, se dandinait sur ses pieds l'air embarrassé. Sans doute, son père était en colère, comme à chaque fois qu'on interrompait sa lecture. Mais il en lisait tout le temps, des livres. Des livres épais. Or, Augustin en était persuadé : il y avait là urgence. Il ne pourrait pas être puni cette fois.

— C'est qu'y a une souche en plein milieu du terrain, p'pa. Un soupir de l'autre côté.

— Tu t'es bien frotté comme il faut ? demanda la voix suspicieuse.

— Oui p'pa, tu sais bien que j'oublie presque jamais, hein ? J'oublie presque jamais.

Augustin se mit se triturer les doigts et commença à balancer sa tête à gauche, à droite. Il ne s'agissait pas d'un mensonge. Enfin pas vraiment. Il avait battu ses vêtements,



après tout, et chassé la poussière sur le palier. Un cliquetis sec anima la serrure et la porte pivota. Le visage d'un homme sans âge s'immisça dans l'entrebâillement, un petit sourire ambigu aux lèvres. De minuscules paillettes violettes scintillaient sur les épaules d'Augustin. Sans qu'il ne s'en rendît compte, des larmes coulaient de ses yeux rougis par le gaz. Il fit aussitôt mine de s'avancer vers son père, mais d'un geste sec celui-ci lui intima de rester à distance.

— Passe-toi de l'eau sur le visage, lui dit César, et puis après rejoins-moi à l'entrée.

Augustin hocha la tête et s'enfuit, trop heureux finalement de s'en tirer à si bon compte. Quant à César, il quitta à regret son antre, referma soigneusement la porte de sa chambre et prit la direction de la grande salle.

Il la découvrit vide de présence. Personne installé à la grande table commune, personne non plus dans les fauteuils moelleux disposés en arc de cercle autour du large foyer de la cheminée. Une flaque de lumière inondait le sol et se déplaçait imperceptiblement vers l'avancée du sas d'entrée à mesure que le soleil montait dans le ciel. César jeta un œil à l'écran monochrome mural de l'aéro\ire : la colère venteuse du jour n'atteignait pas 1,2 Ir en pointe. Pas une bonne nouvelle. Par la fenêtre, à travers la brume mauve, il distingua sans les chercher les silhouettes recourbées des arbres qui bordaient leur terrain. César ouvrit une armoire, choisit la combinaison la moins miteuse et s'en revêtit.

Ce que son fils avait appelé « souche » était en fait un bulbe large comme une tête et lisse comme un œuf. Il affleurait à la surface de la terre aride, encerclé de craquelures et de mottes de terre durcies que sa masse avait repoussées. Derrière ses lunettes en Plex, la tête enrubannée jusqu'aux vertèbres dans des épaisseurs de foulard, César s'accroupit et de sa paume gantée caressa avec une délicatesse inquiète la bombance. La surface du bulbe luisait tant elle se tendait sous l'effet de la pression du gaz qu'il contenait. Trente litres, au bas mot. De quoi se griller les neurones jusqu'au gyrus cingulaire. D'ailleurs, Augustin se gardait bien d'approcher. Son père sentait ses trépignements muets lui picorer la nuque.

— On rentre, fils.

Sur le chemin du retour, le garçon ne parvenait pas à se contrôler : il croisait et décroisait sans cesse ses doigts, malgré les gants. Son père détestait cette manie, Augustin n'en avait que trop conscience ; tôt au tard, la réprimande cinglerait. Il lança un regard nerveux par-dessus son épaule. Trop dangereux pour un homme. Dès lors, n'était-ce pas une tâche toute désignée pour Robot-Singe avec ses grands bras et sa drôle de démarche ? À cette idée, l'angoisse d'Augustin fut chassée sur l'instant, car dans son esprit limité il ne subsistait plus assez de place pour deux pensées simultanées et le sentiment simple qui se formait dans ce sillage répondait à la même loi.

Dans le sas, avec en fond sonore le soufflement doux de l'aération, ils s'époussetèrent à l'aide de brosses métalliques.

— Va chercher tes frères, dit alors César. On va tirer au sort.

Une brassée de minutes plus tard, ils se retrouvèrent entre hommes. À cette heure, les mères (Zvania, Marthe) et Sophia s'affairaient dans les étages en tranquilles Sisyphe, balayant les planchers, tirant les draps des lits... bref, remettant en ordre ce que l'autre genre de la maison avait chamboulé d'une insouciance coupable. À moins que, puisque midi s'annonçait, elles ne travaillassent déjà en cuisine.

— Bois ton médicament, Martin.

À moitié affalé sur le banc : buste en retrait, jambes étendues ; le plus jeune des trois frères, à califourchon entre l'enfance et l'adolescence, affichait un air goguenard. Il saisit avec nonchalance le verre au liquide laiteux et malodorant et le vida d'un trait. Ce qui présentait des allures de jeu ne le concernait pas.

Les dés désignèrent Zénon. Augustin ne s'était pas détendu tout de suite au verdict du jet, incapable malgré les efforts visibles qu'il produisait de calculer les scores. Il avait fallu que son père annonçât le résultat pour gommer sa grimace anxieuse. Pas pour cette fois. Pour sa part et comme à son habitude, Zénon n'avait pas bronché. Égal à lui-même avec sa carrure de bœuf, toujours à fixer on-ne-sait-quoi sur le mur.

Rôles distribués, chacun se leva donc. Zénon et Martin se glissèrent dans des tenues fraîches puis sortirent. César se posta à une fenêtre. Augustin l'imita, le front posé contre le

carreau triple épaisseur, à se triturer les doigts, ne voulant pas regarder et regardant pourtant ses frères s'éloigner en direction du centre du terrain. Bientôt, le plus jeune se planta droit au milieu du champ, les bras un peu écartés du corps, tandis que la forme massive de l'autre continuait sa progression de tracteur, armée d'une pelle et d'une pioche dégotées au cabanon.

Bien qu'à l'abri dans la ferme, les sens aiguisés d'Augustin perçurent le mouvement. Après avoir débuté comme une rumeur, sourde, celui-ci s'était mué en une onde grandissante. Il se diffusait. Plus résolu, le frémissement se répercuta d'arbre en arbre, fusa de bosquet en bosquet, et contamina bientôt le moindre végétal se dressant aux abords du champ, à la frontière nette du monde des humains.

— Y chante ! Ah, qu'est-ce qu'y chante bien, p'ti frère ! Même que si je l'entends pas, je le sais qu'y a une belle voix, Martin.

Un hululement se glissa sous les ardoises. 1.4... 1.7... 2 Ir. L'aiguille assurée du compteur d'aéro\ire monta en gammes. Un peu encore... Le tremblement caractéristique, dû à cette rotation des feuilles de quelques degrés seulement, mais à très haute fréquence, creusait dans l'air environnant une myriade de micro-dépressions. De chacune d'elles naissait un courant – infime – qui, une fois éclos, se coulait aussitôt dans l'atmosphère à la conquête de liberté. Des ruisseaux aux rivières. Un vent se levait, salvateur. Les 3 Ir furent atteints... dépassés. À 3.3 Ir, une vague de poussière décolla de la terre

assoiffée et s'enfuit comme un vol de corbeaux dérangés. Sous les coups de butoir des rafales nerveuses, la brume visqueuse commençait à s'effiloche autour de la ferme. La couleur de l'air s'affadit, tourna du violet profond au triste parme, fut dissoute ensuite en un évanescent gris de lin avant que d'enfin s'effacer du spectre du visible.

Malgré sa balourdise, son essence rudimentaire, Zénon fit preuve d'une délicatesse suffisante pour sectionner les radicules du bulbe. Il l'extirpa de sa gangue et roula cette outre molle jusqu'au fossé sans la crever. Elle y pourrirait, se dégonflerait sans hâte. César pouvait retourner à sa lecture.

Aérodynamique, hydraulique (amusant), physique quantique, subquantique, et même, même, de la simple mécanique. En préambule aujourd'hui : torture des équations de Maxwell, histoire de se réveiller les neurones avec la remise en cause – un peu artificielle – de la dualité onde-particule (un peu d'histoire des sciences, voyage en uchronie, sourit Sophia). Résolution de problèmes vectoriels à la volée dans un espace de Hilbert complexe. Enfin, récréation de fin de journée : de la philosophie classique. Les livres, les blocs mémoires si précieux de son père (si rares)... quelque soit la forme de la connaissance qu'elle assimilât, pour elle ces mots, ces équations, ces concepts : tous lui apparaissaient si limpide ! Et pourtant... avec une légère flexion de sa concentration, le regard qui portait vers une fenêtre et accrochait les contours

flous, les couleurs délavées de ce qui incarnait... non, de ce qui *était* le monde concret et dont elle savait si peu de choses, ce plaisir d'emmagasiner les connaissances, de comprendre, pour ainsi dire de dominer *en dedans elle*, s'évanouissait soudain.

— Je n'y arrive pas...

— Tu n'y arrives pas, parce que tu ne te concentres pas !

Sophia sursauta quand le livre tomba à plat sur la table. Sous la muraille du front de son père, deux yeux furieux la fixaient. César, sa rigueur et sa mauvaise humeur. Il se montrait parfois si impossible ! Dans ces moments, la jeune fille savait par expérience – du haut de ses quatorze ans – que sa marge de manœuvre tutoyait le zéro. Il ne lui restait plus qu'à laisser passer l'orage.

— Tu vas reprendre ce passage. Tu lis jusqu'à ce que tes yeux te brûlent s'il le faut, mais tu lis !

— À quoi ça va me servir ton Platon ?

— Ne sois pas insolente ! Tu dois savoir, tu dois en savoir le plus possible !

Depuis toujours, Zvania suivait scrupuleusement les consignes de son mari : elle devait garder le silence lorsqu'il donnait un cours. Cheveux tirés en arrière, un tablier serré autour de sa taille fragile, elle se contentait d'évacuer les reliefs du déjeuner avec une discrétion de souris. Était-ce un regain de sa personnalité pourtant altérée, il y a si longtemps, dans les vapeurs des longues journées de labeur aux champs, qui la poussa à se manifester ?

— L-l-laisse-la... do-onc.

La surprise succéda à la colère sur les traits de César.

— C'est nouveau ce genre d'intervention ? demanda-t-il, presque amusé.

— Lai-aisse-la.

Zvania fronçait ses petits sourcils sous l'effort de concentration. Sa fille se leva et vint l'enlacer avec tendresse. Sophia la sauva – elle le savait – de la réplique méchante que macérait son père, car elle avait reconnu monter en lui cette vague gonflée de mépris. Un océan intérieur et profond habitait son père dont Sophia était l'unique île, épargnée elle et elle seule par la montée des eaux.

Le soir venu, la famille s'était rassemblée pour dîner, à l'exception de Martin qui avait prétexté souffrir de maux de tête. César ne s'en étonna pas ; par périodes, le garçon se comportait de façon étrange. Parfois il poussait des cris sans raison. On n'y pensa guère : la journée qui viendrait devait marquer le lancement de la récolte annuelle des tubercules noirs, ces sortes de truffes miraculeuses, grosses comme des pommes de terre, et gorgées de tout le nécessaire pour nourrir un être humain. Ils rendraient grâce pour cette manne, car rien d'autre ou presque ne poussait ici. Si ce n'étaient les arbres. Cependant, on recensait une ombre au tableau : un nuage mauve hantait la vallée depuis quelques jours. Or Marthe, la maman d'Augustin et de Zénon, annonça bien innocemment,

au détour d'un plat, une mauvaise nouvelle.

— Chante pu tré ben, Martin. L'est fini pour ça. Y tousse, comme mon papa de quand j'étais petite.

Une cuillerée de soupe de tubercules par-dessus ça. Marthe avait beau tenir son ustensile à la base du manche, elle réussissait à en renverser une bonne moitié sur son tablier à chaque lampée, sans oublier de la ponctuer d'un bruit de succion inélégant.

— L'est fini, répéta-t-elle plus pour elle-même que pour le reste de la famille.

*Slurp.*

César avait blêmi sur place. Il se pencha par-dessus son assiette pour accrocher le regard de sa deuxième femme. Peine perdue, depuis quelques années, il ne demeurait pas grand monde derrière cette devanture fatiguée.

— Marthe... Marthe. Oui, c'est ça, regarde-moi. Marthe, Martin, est-ce qu'il vomit quelque chose ? Hein ? Regarde-moi, ne perds pas le fil... quelque chose sort de sa bouche, Marthe ? ... Marthe ? Tu m'écoutes ? ... Marthe ? ...

*Slurp.*

— ... crache des boules rouges...

— Dieux du cosmos, murmura Sophia.

Le père hocha la tête, comme s'il s'efforçait d'avaler l'information par la gorge. Zénon, lui, mangeait. Pas certain que quelque chose pût encore pénétrer cet esprit-là. Mais son petit frère releva la tête de son assiette.

— Comment qu'on fait demain ?

Demain ? Eh bien, ce demain-là, ils se levèrent de bonne heure, prirent un solide petit-déjeuner : 100% tubercules. Martin avait passé sa nuit à rendre des jets sanguinolents dans une bassine. La myste, rien de méchant ; rare, mais pas méchant. Quelques jours de fièvre et il serait sur pied. Par contre, concernant sa voix... Très tôt, César avait envoyé le simioïde – Robot-Singe – tailler quelques arbres. La machine avait déployé ses membres, ainsi que ses éventails pour chasser le plus possible la brumasse de son périmètre, et s'était attaquée à l'arbre le plus imposant en bordure de champ. Souplement, elle était capable de grimper trois mètres à la seconde. Une fois parvenue à la cime, ses aiguilles à pression entrèrent en jeu. La technique consistait à percer le bois et vider la sève par le haut. Ceci fait, le tronc exsangue serait ensuite consciencieusement émondé puis découpé mètre après mètre jusqu'à la base. Trois arbres seulement furent abattus avant que le Singe ne réintégrât son garage pour se préserver, poisseux de cette sève qui corrodait impitoyablement ses articulations.

Zénon et Augustin étaient parés. La nuit ne s'était pas encore dissipée. Le brouillard non plus, d'ailleurs. Les étoiles s'étaient maquillées : leur rosâtre appuyée pour tout le monde. Un néant d'ire. Zen total. On entendait la respiration saccadée d'Augustin sous son Plex embué. Il ne savait pas quoi faire de ses doigts.

César décréta une pause tous les couples d'heures. C'est dire si la situation était sérieuse. En milieu de matinée, test éclair obligatoire de potentiel intellectuel pour les frères. César ferma les yeux sur les chiffres. Il les ausculta pour la forme. Ses gestes étaient précis, experts. À midi, idem. Sophia, qui avait aperçu les résultats, supplia son père de ne pas les renvoyer aux champs.

— Ils déclinent, papa. Avec cette concentration de gaz, ils seront incapables de répondre à leur nom avant la fin de la journée.

— Comme si je ne le savais pas, s'emporta César. Comme si on avait le choix. Si je ne les renvoie pas, que va-t-on manger le mois prochain ? Hein ? Et ceux d'après ?

— Puisque tu as si faim, répliqua-t-elle d'un ton cinglant, tu n'as qu'à aller les récolter toi-même tes fichus tubercules.

L'espace d'une seconde, l'imagination de César le projeta dans la poussière des champs. Coups de bêche, mal de dos, accroupi à ramasser des tubercules dans un coton violet si dense que des gouttes irisées se forment sur le Plex. Cette odeur traîtresse de sève qui s'invite dans les sinus et puis celle de la peur, de sa propre peur, qu'on décèle dans les relents de sueur. La certitude glaçante qu'à chaque inspiration on se rapproche de la débilité. Qu'on se perd pour l'humanité. Qu'on disparaît.

César s'efforça à prendre du recul, à utiliser son *intelligence*. Une sécheresse plus sévère qu'à l'accoutumée avait sévi cette saison. Pourtant, le rendement des cultures avait atteint un



niveau satisfaisant (inespéré), en témoignaient les paniers d'osier débordants de tubercules rapportés en réserve ce matin. En cumulant avec le restant de l'année passée et à condition de se rationner, ils pourraient tenir quatre ou cinq semaines.

Personne ne sortit plus à compter de ce jour-là. Une semaine s'écoula, puis une autre. La forêt semblait pétrifiée tandis que la nuit les stomates exhalaient inexorablement leurs vapeurs toxiques. Le jour s'était assombri de mauve. Au sein de la famille, le moral déclinait à mesure que les tubercules se raréfiaient. Pas besoin d'être bien malin pour comprendre ce qui se déroulait. César « travaillait », comme il disait, à une solution. Un matin, il fit part de sa décision à sa fille : il irait, accompagné de Zénon et d'Augustin, au Site ce mois-ci.

— Ce n'est pas notre tour, n'est-ce pas ?

— Non, c'est celui des Doujérov.

Sophia prit un air concerné, un peu trop mature pour son âge.

— Pourquoi tu ne leur demandes pas d'aide, simplement ? Peut-être qu'ils...

— Non, non, non. Ce sont des butors, des inhalateurs de violettine. Pas question ! Je ne m'abaisserai pas devant Antõn, ça lui ferait trop plaisir à ce terrien mal dégrossi, ce... cet ignorant.

Sophia n'insista pas. Débattre avec son père l'ennuyait, surtout quand la faim la taraudait si méchamment.

Combinaisons redoublées de bandelettes de tissu et sac à dos légers, les conditions les obligeaient à la prudence et à la mobilité. Les trois hommes voyagèrent dans un paysage dominé par des troncs pourpres, effilés, semblables à de longues cornes dont la surface lustrée se hérissait d'une ramure maigrelette. À certains endroits, la piste se révélait si resserrée qu'ils frôlaient des coudes les branches basses qui les encerclaient. Plusieurs fois, ils repérèrent la masse lourde d'une nappe de gaz se faufilant dans le sous-bois, prête à bifurquer au moindre souffle et venir leur couper la route. Par temps clair, César et ses fils auraient couvert la distance en une matinée. En fait, il leur fallut une longue journée de marche, à piétiner, reculer parfois, sur le sentier étroit qui serpentait dans la forêt pour parvenir au Site.

Une large place bétonnée, nue, voilà ce qu'était le Site. Un bloc rectangulaire d'un demi-hectare, surélevé, dont la plateforme était accessible grâce à plusieurs volées de marches disposées régulièrement sur le pourtour, le tout au milieu d'une clairière oblongue assez vaste pour le contenir.

— Les Doujérov sont là, remarqua César.

En effet, on discernait la forme d'une tente qui avait été montée à la base d'un des coins du Site. Plus loin une charrette sans attelage, le cul en l'air et les bras plantés dans l'herbe rase. Entre les deux, un feu toussait une fumée chargée d'humidité autour duquel deux hommes étaient accroupis. Au mouvement

qui s'en suivit, les nouveaux venus comprirent qu'ils avaient déjà mobilisé une certaine attention.

— Allons dire bonjour...

Longeant le Site, César et ses fils se rapprochèrent du campement sans hâte. Avant qu'ils ne l'aient atteint, quelqu'un était venu à leur rencontre.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ?

L'homme ne portait pas de combinaison. À la limite de la maigreur, on devinait sous ses vêtements légers une musculature nerveuse, nouée. Sous son nez, une moustache fournie barrait sa lèvre supérieure. Il renifla avec dédain. Bras ouverts en signe de bonne volonté, César afficha son plus beau sourire.

— On vient en paix, camarade.

— En paix, mon cul. T'as rien à foutre ici et tu le sais. Les règles, c'est toi-même qui les as établies. Un mois c'est ta famille – nous, on l'a toujours respecté, remarque bien –, et l'autre c'est nous.

— Bah, bah, bah... aujourd'hui n'est pas hier, Antõn. Voistu, je ne me serais pas permis de venir si les circonstances ne m'y avaient poussé.

— La belle affaire, ricana Doujérov.

Avec un certain talent, César se composa une mine abattue, un brin théâtrale.

— Je ne plaisante pas, Antõn. Il se trouve que nous avons perdu notre Voix.

Il scruta le visage clos, difficile à déchiffrer, d'Antõn. L'exotique paysannerie à l'ancienne coulait dans son sang. Qu'il ne portât pas César dans son cœur ne changeait rien à l'affaire. Le schéma psychologique d'Antõn était d'une clarté qui ne pouvait échapper à quelqu'un d'aussi affûté que César. Un homme vertueux sous ses dehors rudes. Gonflé de principes. Quelques secondes s'égrainèrent sans un mot de prononcé.

— C'est vrai ce que dit ton père, Augustin ?

Celui-ci écarquilla les yeux, tout surpris qu'Antõn s'adressât directement à lui.

— Ben... heu... oui m'sieur. Martin, y a attrapé la crache-sang. Y parle tout drôle, maintenant, qu'on dirait comme un moteur. C'est vrai de vrai, c'que j'dis, j'mens pas !

Pour souligner sa bonne foi, Augustin leva la main, se racla bruyamment la trachée et largua une mucosité à terre.

— J'te crois, mon gars. *Toi*, je te crois.

*Merci, fils.* César décida de pousser son avantage.

— Et ton Hugo, il va bien ?

— Oui, il va bien, répondit Antõn sans fard. Il nous reste encore quelques années devant nous avant sa puberté.

— Tant mieux, tant mieux...

— Arrête de tourner autour du pot, tu veux quoi exactement ? On y était.

— Une avance, rien de plus. Ce qu'on vous devra, on vous le rendra. La capsule atterrit, on fait l'inventaire ensemble, toi et moi, et nous, on ramène chez nous ce qui nous permettra

de survivre. Pas plus. Le mois prochain, tu viens ici pour te rembourser sur notre largage. Qu'en penses-tu ?

Au clignotement involontaire des paupières du fermier, César comprit qu'Antõn soupesait la proposition. C'était donc gagné.

— J'accepte. Pas pour toi, César, parce que tu es un des pires salauds que j'ai croisés sur les sept systèmes que j'ai visités. C'est pour tes gosses et tes femmes que j'ai pitié.

— Tu m'en diras tant...

Les deux familles passèrent la nuit à l'écart l'une de l'autre : les Doujérov (le père et son aîné) dans leur tente hermétique, César et ses fils à la belle étoile, emmitouflés dans leur combinaison sous trois épaisseurs de couvertures et rencognés à l'abri d'un vent inexistant contre une saillie de la structure du Site.

Au petit matin, la capsule se posa au milieu du Site sur le coussin d'une gerbe de particules ionisées. À l'instant où le feulement des moteurs mourut, la structure de l'engin entra en vibration. Une fente se dessina aussitôt sur toute sa hauteur et de l'ouverture jaillirent des tentacules gigantesques enserrant un cylindre monolithique. Sans plus de cérémonie, ils le déposèrent sur le plan bétonné et se rétractèrent. La capsule se referma alors dans un claquement de portail de fer forgé. Un grondement sourd. Quelques minutes après, elle ne se résumait plus qu'à un point lumineux dans le ciel dégagé, déployant dans son sillage une traîne compacte de vapeur d'eau.

Les humains des deux bords grimpèrent les marches et s'approchèrent du cylindre. Le long de sa base, des cavités apparaissaient lentement par invagination de la paroi. Chacune d'entre elles contenait un objet. César s'était déjà demandé si les ravitaillements ne participaient pas à la punition, par une sorte d'ironie indéchiffrable. Car là résidait l'originalité : il fallait trier. Avec un peu d'imagination, presque tout pouvait se révéler utile à condition de détourner les « présents » de leur fonction originale, mais franchement que faire d'une bouée de sauvetage sur une planète qui ne comptait ni mer ni lac ? César laissa Antõn et son fils récolter. Aucun appareil, aucun outil ne pouvait l'aider à résoudre son problème. Lui, ce qu'il attendait, c'était l'ouverture de la dernière cavité, celle qui recelait souvent des vivres sublimant l'ordinaire. Parfois, il en émergeait des êtres humains.

Ultime chuintement de la journée. Dans le creux apparut une jeune fille d'une vingtaine d'années, lovée contre le fond de sa bulle percée. Rien d'autre, sinon une vacuité déprimante. Pas de chance : un caprice de la nature avait décrété que seuls les garçons pouvaient se destiner à devenir une Voix. Une boule de déception se forma dans la gorge de César, si amère qu'elle en confinait à l'absurde. Leur dernière chance s'était-elle *vraiment* envolée ?

— L'est belle, hein p'pa ? lança Augustin tout fort.

César s'apprêtait déjà à faire demi-tour quand la jeune fille décida de déplier ses jambes pour s'extirper du cylindre.

Elle en descendit avec une maladresse qui seyait mal à une personne aussi jeune, comme si quelque chose entravait ses mouvements.

— Eh ! Le gros ventre, dis-donc ! Y a un bébé dedans, j’sais ça, j’sais ça, moi !

Évidemment César et Antõn ne parvinrent pas à trouver ne serait-ce que le début d’un accord. César dénonçait le manquement à sa parole, tandis que le patriarche Doujérov accusait ouvertement son vis-à-vis de l’avoir escroqué. Potentiellement, c’était le gain d’une Voix qui se jouait ici.

— D’une façon ou d’une autre, tu savais qu’il y avait une femme enceinte dans ce cylindre !

— Antõn, tu m’attribues des pouvoirs que je ne possède pas...

— Te fous pas de moi ! Rien ne tient. C’est mon mois de largage, alors tu retournes chez toi et elle, elle vient avec nous. Je la laisserai pas dans tes pattes, de toute façon...

De manière générale, César préférait la confrontation verbale à tout autre type de lutte. Il possédait un talent particulier pour manipuler ses semblables et en usait sans vergogne. Mais passé un certain cap, son exaspération le poussait à opter pour des solutions plus radicales. Le marteau glissa du repli de sa combinaison jusque dans sa main. On ne savait jamais, en cas de mauvaise rencontre. D’un mouvement vif, dans le courant de la discussion, il l’abattit sur la tempe d’Antõn.

Elle était à gésir dans un ravin depuis quinze ans maintenant. À l’époque, quand il l’avait découverte, César n’en avait pas fait grand cas et puis, les années passant, il avait compris la valeur de ce trésor dont il était le seul à connaître – et cacher – l’existence. Bien sûr, il ne se berçait pas d’illusions : la capsule perdue avait beau être dans un état convenable en apparence, les dégâts qu’elle avait subis en s’abîmant au sol étaient colossaux. Avec patience, César avait amassé au long des années les outils et les pièces nécessaires à sa réparation. Seulement, il n’était qu’un médecin, incapable de réparer une machine d’une telle sophistication. Pour cela, il aurait fallu être un génie. Comme Sophia.

Les yeux clos, il se massa le haut du nez entre pouce et index. Son monde, *l’univers entier* allaient à vau-l’eau. Juste après leur retour du Site, la femme avait accouché... et était morte, ainsi que le bébé. Un garçon. Il en aurait hurlé. Que leur restait-il alors comme moyen de subsistance, sinon exploiter chaque opportunité, *optimiser* ?

Seule Sophia avait refusé d’en manger.

Au bord de la rupture, César avait eu dans l’idée de lancer un raid à l’issue très incertaine sur la propriété des Doujérov afin d’enlever Hugo, leur Voix. Hélas, maintenant le brouillard avait atteint une telle concentration autour de la ferme que, combinaison ou non, quiconque s’aventurerait à l’extérieur ne résisterait pas une minute avant que son cerveau ne fût irrémédiablement rongé par les toxines.

Et quand rien ne va...

Une fin d'après-midi, tandis que Marthe préparait le reste de viande en bouillon, Martin avait déboulé dans la cuisine avec cet air de dément que revêtait parfois son visage. Pour être honnête, dément, il l'était. César l'avait déniché au Site, il y avait quelques saisons de cela, recroquevillé dans la cavité d'un cylindre. Entravé par une camisole et bâillonné. Pour qu'un enfant de onze ans fût condamné à l'exil sur cette planète, il fallait que ses crimes se révélassent particulièrement hideux. Mais bon, c'était une Voix, voilà tout... et César possédait de solides notions médicamenteuses en psychiatrie. Son dada, pour ainsi dire. L'accoutumance ? Un risque sans doute, mais à sa décharge les moyens dont il disposait étaient si limités.

Pauvre Marthe. Si de son vivant son esprit n'avait été d'aucune utilité, la famille saurait quoi faire de son corps.

Zénon était parvenu à repousser son frère adoptif dans sa chambre. Il y était encore, à défaut qu'on pût démontrer le contraire, bien qu'aucun cri ne se fît plus entendre ces derniers jours.

La vie est dure. Pour preuve : Zvania (que lui était-il passé par la tête ?) avait décidé, comme ça, de tout raconter à sa fille. Tout. L'histoire crue et complète du fameux médecin-chef de Colonie-D, de ses encore plus fameuses expériences menées sur les pauvres petits orphelins de la Guerre des Deux Lunes. Pour l'argent, pas pour le plaisir. La vie est dure et rien n'est simple : le procès n'avait pas permis de lever les interrogations quant

aux motivations profondes de son bras droit, le docteur Zvania Kyrllu. Les commanditaires ? Étrange comme les puissants s'en sortent toujours. En y repensant, César regrettait cette époque. Autour du complexe où il logeait et travaillait, ce n'était que le désert brûlant à perte de vue. Pas un arbre.

— Ouvre-moi, Sophia. Qu'on en finisse, c'est ridicule.

Sa fille s'était enfermée dans sa chambre, en compagnie de sa mère et de son demi-frère Augustin. Cris, pleurs, supplications.

— Lai-aisse-la ! Va-a-t'en.

— Ne fait pas durer les choses, Sophia. Ouvre cette porte. Tu sais bien qu'on n'a pas d'autre solution.

Hier, muni d'une feuille et d'un crayon, par une approche rationnelle et dépassionnée, César avait couché sur le papier les éléments du problème, constantes et variables. Soit : le fond de réserves de tubercules, la quantité nécessaire des susdits tubercules par personne par semaine, le temps passé à la récolte d'un panier en se pressant, l'usure du cueilleur si la brume ne se dispersait pas, si elle s'intensifiait... Question : devait-il tuer Zvania tout de suite ou en dernier recours ? Équation à deux inconnues ; elle ne serait pas très efficace aux champs, mais mangeait peu. En priorité, on s'échinerait ces prochains jours à conditionner Marthe et Martin pour une longue conservation. Après cela, il resterait suffisamment de sel si d'aventure la force de travail d'un des frères venait à périlcliter au-delà du tolérable.

En écartant volontairement l'imprévisible et après quelques

opérations, les différents scénarios aboutissaient peu ou prou au même résultat. Ils tiendraient quatre ans, pas plus.

Jouable. Encore faudrait-il qu'elle tombât enceinte rapidement. Il y croyait fort. Pourquoi pas dès le premier mois ? Elle était réglée, il le savait. Quand c'était arrivé, Zvania s'était empressée de nettoyer les vêtements de sa fille. Précaution inutile : ce genre de détails ne pouvait échapper à César. À trois ans, un enfant sait chanter. Il en avait entendu chanter des centaines.

La tension au niveau de son entrejambe atteignait son paroxysme. D'un mouvement du menton, il indiqua à Zénon qu'il était temps d'enfoncer la porte.

Les herbes fouettaient ses chevilles à chacune de ses foulées. Combien de jours, combien de mois depuis sa dernière sortie ? Peut-être que cette question n'avait pas de sens. Peut-être n'avait-elle jamais franchi le seuil de la ferme, ses beaux souvenirs... les aurait-elle bâtis au gré de ses rêveries, à ces moments imprécis où elle s'abandonnait au réel au-dessus d'un livre ouvert ? Loin, très loin derrière, les hurlements de rage de son père s'étouffaient, prenaient consistance et tombaient comme des pierres par l'ouverture de la fenêtre brisée à coup de livres. Elle ne ralentit pas quand, à travers la brume qui lui piquait la peau, elle aperçut l'orée de la forêt, là, devant.

Cours, cours, ne te retourne pas. Cours et n'oublie pas de respirer.

## Imago, Les Gentlemen de l'Étrange : tome 2

un roman fantastique signé Estelle Valls de Gomis

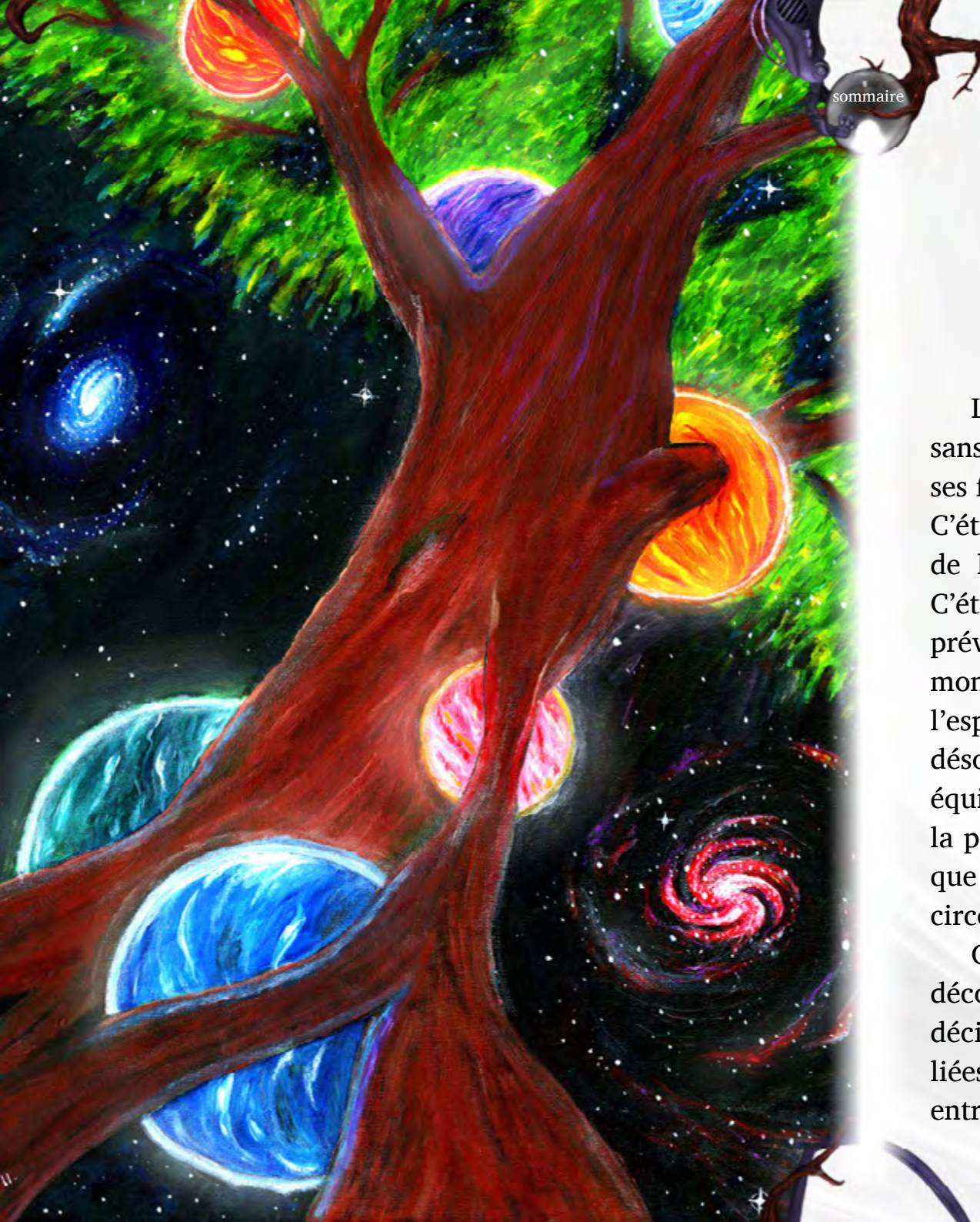


*Wolfgang Bloodpint et Manfred Gladstone sont les Gentlemen de l'Étrange. Respectivement érudit aux pouvoirs mystérieux et docteur en psychiatrie, ils entraînent leurs comparses dans une aventure mouvementée en Roumanie chez le vampire Arpad Nocturnaeru.*

*Wolfgang entreprend aussi un voyage introspectif durant lequel il va tenter de découvrir ce qu'il est vraiment...*

*Second tome des aventures des Gentlemen de l'Étrange, Imago relate une facette inconnue de la vie de ces surprenants, et non moins attachants, personnages.*

Comprenant six illustrations intérieures, ce roman est en pré-commande sur le site des éditions Sombres Rets.



Didier Reboussin

## L'arbre aux lunes

une nouvelle de Didier Reboussin

illustrée par Cyril Carau

Le voyage durait depuis toujours. Le vaisseau traversait sans faillir les étendues glacées de l'espace, protégeant entre ses flancs sa précieuse semence. Exode, fuite ou exploration ? C'était oublié quand survint l'incident. Les délicats sens de la nef furent trompés par le réseau qu'ils détectèrent. C'était quelque chose d'incompréhensible, jamais imaginé ni prévu. Un entrelacs de branches gigantesques réunissait des mondes envahis par une végétation ahurissante. Cela vrillait l'espace dans toutes les directions, affolant les détecteurs, désorientant les délicats gyroscopes. Devant la carence des équipements, un système de sécurité s'imposa, mettant fin à la panique des automates. Immédiatement, il prit la décision que des concepteurs oubliés lui avaient conseillée en pareille circonstance, et ranima deux des passagers de la nef.

Ceux-ci furent à l'origine de toutes les légendes. Ils découvrirent l'in vraisemblable spectacle qui s'offrait à eux et décidèrent de mettre un terme à leur errance sur ces terres liées par d'incroyables bras végétaux. Ils guidèrent la nef entre des rameaux immenses, dans la contrée céleste la plus



étrange qui soit, inondée par la lumière de trois soleils bistre. Ils contemplèrent puis ressentirent une attirance irrésistible pour cet archipel planétaire qui jouait de toutes les couleurs du spectre et s'étendait en tous sens au gré de lianes sinueuses insensibles au vide et au froid. Chaque monde était prisonnier de cet arbre invraisemblable qui déployait des bras colossaux, constituant un ensemble tentaculaire lancé à l'assaut de l'infini.

Ils virent ces globes soudés entre eux et l'émerveillement ne les quitta plus. Envoûtés par la beauté et la grandeur de ce qu'ils découvrirent, ils laissèrent leurs regards se perdre dans le dédale chaotique d'une jungle pendue entre les étoiles, peut-être grouillante de vie. Ils contemplèrent les surfaces contrastées des astres, aux nuances continuellement renouvelées par les trois soleils. Des plaines couvertes de fleurs géantes visibles depuis le vaisseau venaient mourir aux pieds d'océans émeraude, qui baignaient des rivages dévorés par la sylve. Ils imaginèrent une nouvelle humanité qui se développerait de terre en terre grâce aux longs troncs noirs parsemés d'épines grandes comme des montagnes qui les unissaient et autour desquels s'enroulait une floraison vigoureuse. Il était saisissant de voir ces guirlandes éclatantes de couleurs épanouies dans le néant. Ici, la vie était partie à la conquête de l'univers. Peu à peu, elle engloutirait les ténèbres, peut-être même capturerait-elle les étoiles, les enserrant dans de vertes cages.

Alors il y eut une étincelle qui naquit dans l'obscurité et ne brilla qu'un instant. La nef, emportant sa fragile cargaison,



chuta vers un des mondes offerts sous elle.

C'était il y a fort longtemps, et l'histoire des premiers venus n'est plus qu'un souffle léger dans la mémoire des peuples. Mais il subsiste, ombre parmi les ombres, le souvenir empreint de tendresse du couple originel, Alquamine et Atral.

\*

La peur sapait à présent ses dernières forces. Épuisé, à bout de souffle, les yeux noyés de larmes, il regardait avec rage la haute silhouette de l'Arbre Jaune occuper l'horizon. Son ombre s'épaississait, noyant peu à peu dans le gris les teintes rutilantes des tulipes géantes que l'air chaud berçait mollement. Il savait qu'il risquait de ne jamais atteindre les racines pour en entamer l'ascension. Épongeant la sueur qui troublait sa vue, il considéra l'étendue rousse de la savane, et finit par y distinguer un faible et lointain nuage de poussière. Il serait bientôt rejoint. Son esprit, comme par malice, lui renvoyait l'écho du feulement des fauves. D'ici peu, une mâchoire mettrait un terme à son existence. Le cœur battant à tout rompre, haletant, désespéré, il se redressa. Sans doute son parcours s'achèverait-il ici, mais il ne succomberait pas passivement.

Peu à peu, la colère s'empara de lui, dissipant la peur, lui communiquant une force nouvelle.

Il reprit sa fuite. Il devenait un automate, sautant,



courant, rampant même, sous la fournaise des trois soleils. Insensiblement, la raison l'abandonnait, substituée par un délire coloré dans lequel les trois astres l'encourageaient sous la forme de visages féminins aux chevelures aveuglantes. Possédé, tendu vers un seul but, il redoubla d'efforts, atteignit sans même en prendre conscience le bord de la savane et se jeta littéralement dans les hautes herbes qui lui succédaient.

Il répugnait aux fauves de s'y enfoncer.

\*

Des heures plus tard, la lune Corail éclaira de ses rayons orangés la clairière où l'homme se reposait, jouant avec des ombres fugitives. Une faune inquiète observait l'intrus puis regagnait craintivement la protection des fourrés. Au matin, des séries d'empreintes témoignaient d'une curiosité nocturne à son endroit. Affamé, l'homme se redressa. La chasse avait pris fin et il s'en était fallu d'un cheveu que tout se terminât alors pour lui. Il se sentait brisé, épuisé par la course démente qu'il avait entreprise, mais tout de même transporté par le bonheur d'être libre et vivant. Il avait choisi de se perdre dans les vastes solitudes des prairies, d'embrasser une existence solitaire, de se fondre dans la nature pour y vivre en harmonie. Il n'était pas misanthrope, mais une irrésistible attirance pour les horizons sans fin l'avait poussé à s'éloigner des siens afin de donner un sens à son existence. Néanmoins, il devait prendre

garde et tirer la leçon de l'épisode d'hier ! Il ne pourrait être dévoré qu'une fois, mais ce serait une fois de trop !

Il survivrait en mangeant des racines tendres ou des fruits que l'on trouvait en abondance. Une infinie variété d'espèces rivalisait de couleurs et de parfums pour attirer les créatures indispensables au transport des pollens. Il savait qu'il ne mourait ni de faim, ni de soif. Les pluies fréquentes déposaient au creux des feuilles, larges comme des soucoupes, le précieux liquide que l'alternance des éclaircies ne suffisait pas à évaporer. Après l'épreuve de la poursuite – il se maudissait encore de s'être fait piéger aussi stupidement –, une lueur de joie brillait dans son regard : la réalisation de ses rêves n'était-elle pas désormais à sa portée ?

Il contempla l'impressionnante silhouette de l'Arbre Jaune qui hissait sa masse impossible à l'assaut du ciel. Il pensa que les racines devaient percer la planète jusqu'en son cœur pour pouvoir nourrir et supporter un tel monstre. Il en était proche maintenant, et c'est dans le fouillis de ses branches qu'il partirait à la conquête du bonheur, car il pouvait définir ainsi l'allant qui le poussait en avant dans une soif de plénitude, de communion avec le monde.

Les siens avaient veillé à son épanouissement, et maintenant, il saisissait son destin. Il y avait bien sûr des formes de vie hostiles – en fait l'étaient-elles vraiment ? –, des obstacles dressés sur son chemin, mais cela ne participait pas du mal. Il avait appris à partager et non à accaparer, à accepter et non à

dominer. Il irait devant lui, porté par l'amour qu'il ressentait pour cet univers fantastique.

\*

Il n'était pas difficile d'escalader un Arbre à Lune. Les racines surgissaient du sol comme d'immenses fleuves pétrifiés et prenaient majestueusement de la hauteur. Puis elles fusionnaient en un tronc fabuleux, dont les sinuosités de l'écorce étaient autant de chemins. Au fur et à mesure que l'on prenait de l'altitude, les sens étaient contrariés par l'influence grandissante de l'Arbre sur l'environnement. Une gravité intrinsèque se substituait à celle de la planète, provoquant dans la zone d'interaction des vertiges désagréables et une perte de repères. Grimpait-on ? Marchait-on ? On pouvait consécutivement porter son regard vers le haut, ou vers l'horizon — ce qui ne s'accomplissait pas sans malaises. L'air aussi se partageait entre deux mondes. La saveur de l'atmosphère retenue par l'Arbre était à nulle autre pareille, et une délicieuse impression de légèreté permettait une course facile. Le sol de la planète se fondait avec la voûte céleste, colorant d'une palette incomparable les ramures géantes qui s'ouvraient dans l'espace.

\*



Le spectacle le fascinait. La puissance de la construction et sa beauté composaient un ensemble subtil. Cela participait du bonheur que de considérer cette masse sereine et écrasante à la fois, jetée entre plusieurs astres et au long de laquelle il progressait. Des créatures solidement caparaçonnées creusaient des galeries dans le bois noir du tronc, indifférentes à son passage. Sans doute des boyaux sans fin parcouraient-ils l'Arbre, parasité d'un monde à l'autre.

Il s'éleva lentement, se familiarisant avec le décor merveilleux qui l'entourait. Des branches maîtresses naissaient à intervalles réguliers, plongeant à la conquête du ciel. Allant de l'une à l'autre, il découvrit après plusieurs heures d'ascension, lovée entre le tronc principal et l'une d'elles, une étendue aux tons apaisants. Un sentiment de sérénité s'empara de lui, refoulant la fatigue. Cette vallée, offerte à son regard, concrétisait tout ce qu'il espérait confusément. Elle abritait des colonies d'oiseaux bruyants, courroucés par sa présence. Des sillons dans l'herbe trahissaient la présence de vers dont l'unique but était de tondre à jamais des étendues sans fin. (Leur lait, riche, suffirait à le nourrir; la seule difficulté résidant dans la traite d'un animal de plusieurs tonnes...)

Quelle serait sa vie ? Allait-il élire demeure ici, explorant les branches alentours, jusqu'à l'extrême limite du possible, là où la gravité défailait et peinait à retenir une atmosphère ténue ? Quelle en serait la finalité ? Rencontrerait-il quelques-uns de ses semblables, lancés comme lui dans une existence d'ermite ? Il



était là, au-dessus des terres, dans un espace intermédiaire, où la nuit du ciel se disputait avec l'ocre du sol, où l'on devenait alternativement lourd et léger, selon que l'on se rapprochait ou non de la surface de la planète. Son projet n'était pas celui d'un bâtisseur. Il ne désirait rien laisser derrière lui. Il recherchait un sens à la création qui s'épanouissait tout autour, il désirait en goûter l'essence, il voulait être sûr d'en être un élément. Nombre d'hommes ne se posaient pas ce genre de questions : ceux qui vivaient rassemblés dans des villes posées aux cœurs des fleurs géantes poursuivaient des buts qu'il trouvait futiles. Ils s'adonnaient au commerce, accumulaient, consommaient comme s'il s'agissait d'une fin en soi. Un mécanisme absurde qui ne débouchait sur rien de plus qu'une frustration continue. D'autres couraient les arbres, passant d'un monde à l'autre, en recherche perpétuelle de nouveaux horizons. Des insatisfaits chroniques et éternellement malheureux. Enfin, il y avait ceux de sa tendance, sensibles à la nature, en quête d'une révélation qui les conforterait dans l'espoir que la vie a une finalité profonde et secrète et que la mort n'est pas le mot de la fin.

Il était las. Il pensa qu'il serait très difficile de savoir si la nuit tomberait. L'étreinte des Arbres à Lunes sur les planètes avait bouleversé depuis des ères l'alternance des jours et des saisons. Les mondes, réunis entre eux, ne disposaient plus de leur libre rotation. Un ensemble confus orbitait de façon complexe autour du système triple. De fait, les nuits totales étaient rares, tout au plus pouvait-on parler d'obscurcissement.

Les cycles circadiens n'avaient plus de sens ; mais une horloge biologique mise au point des millions d'années plus tôt, à des millions d'années-lumière de là, fonctionnait toujours et imposait à l'Homme un rythme alterné de veille et de repos.

Il se dirigea vers un tertre. La température était constante, et une forme de lumière toujours présente. Il ne disposait d'aucun outil, et n'en ressentait nul besoin. Les espèces arboricoles, autant qu'il le sût, ne s'intéresseraient pas à lui, et il pourrait se reposer sans méfiance. Il avait toutefois le sens du confort, et entreprit de se confectionner un nid garni de mousses épaisses et parfumées. La fatigue le dissuada d'aller à la poursuite d'un ver pour y prélever le délicieux breuvage. Il se contenta de quelques fruits, se pelotonna dans son abri et s'endormit presque instantanément.

Le lendemain, il fit une rencontre.

\*

Une pluie soudaine l'avait réveillé en sursaut. Il se leva et se dirigea vers la naissance de la branche, à la recherche d'une anfractuosité où il se sécherait. Il ne maudissait pas les éléments, conscient de participer à une vaste symphonie, et en acceptait les rigueurs. L'averse cessa subitement. Nés de ces précipitations des ruisseaux glougloutaient de toutes parts, tandis qu'au-dessus de lui des feuilles, alourdies par le poids de l'eau, pliaient et versaient leur contenu en cascades



miroitantes. Puis des arcs en ciel se déployèrent en divers points de la vallée.

C'est alors qu'il sentit un souffle, identique à celui d'un grand oiseau qui se poserait, et il devina immédiatement l'existence d'une présence, proche.

Elle était là, dressée derrière lui, lumineuse, souriante. Elle ouvrit ses ailes comme pour le saluer. Il savait que sur ces mondes l'évolution avait poussé l'Homme sur de nouveaux chemins. La créature qui l'observait, un sourire amusé aux lèvres, en était un de ses plus beaux fruits. C'était la première fois de sa vie qu'il rencontrait de si près un être ailé. Ils passaient pour capricieux, attachés à leurs perchoirs, et disait-on, engagés dans une voie qui n'était plus vraiment humaine. Elle était pourtant plus que belle : parfaite. Des formes athlétiques se conjugaient avec des courbes ensorcelantes, qu'un large manteau de plumes blanches recouvrait pudiquement. Force et volupté, fierté et ironie se dégageaient d'elle. Sans nul doute, la confrontation, pensa-t-il, serait enrichissante. Elle s'approcha de lui, tendit une main prolongée d'une aile, se saisit d'une des siennes et la porta à ses lèvres.

Il apprécia ce contact, comme si, aveugle, il découvrait la lumière.

— Je suis Alquamine, fille des nuages. As-tu un nom ?

— Atral, parvint-il à murmurer, encore ébloui.

— Tu n'es pas un vagabond, encore moins un commerçant. Tu ne peux donc être qu'un ermite ! D'où viens-tu ?

Il désigna la surface du sol.

— Cela est sans importance. Il est rare de rencontrer un homme sur cet arbre. As-tu trouvé le bonheur auquel les tiens aspirent ?

— Peut-être. Et toi, que recherches-tu ?

— La Vérité, voyons, fit-elle en souriant, malicieuse, ou bien un accomplissement si tu préfères, même si j'admets l'ordre des choses et que j'essaie de m'en contenter. Je profite de l'instant présent, des privilèges qu'offre le vol et de la surprise qu'un évènement peut apporter !

— Tu te moques de moi ! Ma présence te surprend ?

— Oui, sur les deux points ! Je n'ai encore jamais croisé d'ermite. Les vagabonds disent que vous êtes malades...

— Ils ne nous comprennent pas. Tu habites ici ?

— Oui.

— Et tu es satisfaite de ce qui t'entoure ? Oui ? Alors c'est sans doute une forme de bonheur, même si elle me semble fade.

— Fade ?

Elle éclata d'un rire cristallin.

— Mes parents disent que la vie n'est sublimée que grâce à nos émotions, et que celles-ci sont filles du changement. La stagnation signifie l'ennui. Et l'on meurt d'ennui !

— Mais non, tu fais erreur. Elle posa sa main sur son bras. Je profite simplement de ce qui m'est accordé, et cela me donne de la joie ! Tu es à la poursuite d'un rêve, moi je vis





dans la réalité. As-tu connu l'amour physique?

— Non.

— J'ai déjà enfanté deux fois. Que faut-il retenir : plaisir des sens ou douleur de l'accouchement ? J'ai goûté aux deux, et si je ne revendique pas la souffrance, je dois convenir qu'elle est de ce monde et qu'on ne peut l'ignorer.

Il trouvait cet échange étrange. Chacun portait sur l'existence un regard nourri d'expériences différentes. Il sentait qu'il l'amusait.

— Aimerais-tu voler ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais pensé.

— Le vol est une bénédiction. Sans lui, je mourrai.

— Pourtant cela ne m'est pas possible et la vie n'en est pas moins merveilleuse. Le monde offre d'autres alternatives...

— Ton approche est élémentaire. Être libéré de la pesanteur est chose délicieuse. Mais tu ne peux pas comprendre. Vas-tu t'isoler ici, dans l'attente d'une réponse qui ne viendra jamais ?

— Cet endroit me plaît.

— Je peux t'aider dans ta quête, en te faisant franchir une première étape.

— Laquelle ?

Mais déjà, elle l'enveloppait de ses ailes chaudes et douces, et tout naturellement, il trouva ses lèvres et but à la source du plaisir.

\*



Il se sentait renaître. À ses côtés, Alquamine eut un léger mouvement des ailes. Il la contempla, lovée dans le nid qu'il avait aménagé, et un délicieux bien-être coula dans ses veines. Sans bruit, il se leva et se dirigea vers un bouquet de fruits violets, proche. Ceux-ci s'accroissaient en taille au fur et à mesure que la tige qui les portait pénétrait dans l'espace. Il en cueillit un, gros comme sa tête, et rejoignit sa compagne. Celle-ci avait ouvert ses yeux verts, encadrés de cils longs et fins, et lui souriait. Le moindre mouvement de sa part participait de la grâce et de la joie. Elle vint se blottir contre lui tandis qu'il partageait le repas. Il recherchait l'harmonie, et il découvrait les facettes chatoyantes de l'amour. L'univers semblait se réduire à eux deux.

— Atral, pourquoi devrai-je succomber à ton charme ? murmura-t-elle.

— N'est-ce point déjà fait ?

Mais elle le taquinait. Les doigts poissés par le jus du fruit, elle s'amusa à tracer des dessins sur sa peau.

— Quel dommage ?

— Comment cela ?

— Oui, quel dommage que ces moments soient éphémères, que la roue du temps broie tout cela dans son mouvement.

— Je ne te croyais sensible qu'à l'instant présent ! Ces idées sont dignes d'un ermite.

— Je sais comment tout finit...



Il la serra doucement dans ses bras, cherchant à lui faire surmonter cette minute d'angoisse et lui dit :

— La mort doit survenir un jour. Pourtant l'idée qu'un être avec son histoire, sa pensée, ses réalisations disparaisse, précipité dans ce grand gouffre froid, me révolte.

— As-tu l'espoir d'un après ?

— Oui et non... Parfois, je ne peux pas imaginer que tout ce qui nous entoure soit l'œuvre du hasard. Pour respirer, l'air ne doit-il pas conserver un équilibre subtil dans ses proportions ? Nos soleils répandent lumière et chaleur sans excès, car ils sont à la bonne distance, mais ils pourraient s'approcher et brûler impitoyablement les terres qu'ils éclairent. À d'autres moments, je chasse cette conviction du déterminisme en me convainquant que pour un milliard d'étoiles qui brillent dans le ciel, seule une a peut-être une probabilité d'abriter la vie, que tout cela relève de l'accident, né de la conjonction de facteurs aléatoires. Et voici que nous habitons un de ces systèmes singuliers ! C'est la question qui me brûle : l'Homme a-t-il un but fixé par un créateur, ou n'est-il qu'un acteur insignifiant, jouant sa petite comédie sur la scène géante de l'évolution ?

Mais elle avait chassé ces idées moroses de son esprit, et elle se leva, l'entraînant vivement.

— Viens. Connais-tu nos villes lumières ?

— Il faut voler pour les atteindre ?

— Mais non, cours ! Et elle éclata de rire en le tirant.

Il ne se lassait pas de parcourir des yeux son corps souple,

aux formes délicieuses. Il sentait qu'en la suivant, sa vie basculerait dans une direction qu'il n'aurait pas imaginé emprunter quelques heures auparavant. Pourquoi était-il attiré avec une telle force par cette étrange créature ? Et en vérité, elle était étrange pour lui à bien des égards. Elle était à la fois superficielle et complexe, joyeuse puis triste, et quelque chose en elle l'avait immédiatement transpercé. Son regard, sa fragilité, sa délicatesse ? Sa gentillesse, sans aucun doute, et puis... Oui, l'amour, ce sentiment incomparable, qui éclipse le monde alentour et ne donne plus de relief qu'à l'être désiré. Il était bien vrai que l'amour fût possessif. L'enseignement qu'il avait reçu lui paraissait soudain lointain, dénué d'intérêt, et l'aventure, dans laquelle il s'était lancé, futile.

Tandis qu'ils remontaient la pente de la vallée, courant entre des vers indifférents, les trois soleils déclinèrent derrière le tronc majestueux de l'Arbre, favorisant l'apparition soudaine d'une pénombre teintée de rose. Dans cette nuit lumineuse, apparut à leurs yeux une colonne multicolore, un ballet d'étincelles chatoyantes. Était-ce vraiment une ville, cette construction hallucinante basée sur un enchevêtrement de branches, avec ses habitants bourdonnants à tous les niveaux, les ailes jouant avec les rayons safranés des astres ?

— Voici ma demeure, murmura Alquamine à son oreille. Sois le bienvenu.

Elle lui serrait la main, et il restait là, étonné et happé par le spectacle tourbillonnant des êtres ailés qui s'affairaient de





toutes parts.

Rompant son hébétude, elle l'entraîna vivement au milieu des siens, à la découverte d'un nouveau monde.

\*

— Je porte le nom de la toute première d'entre nous, de la fille des étoiles venue sur ce monde à l'aube des temps.

— Nous conservons ce souvenir aussi. Mes parents me disaient que nos ancêtres fuyaient quelque chose.

Ils étaient allongés, l'un contre l'autre, dans une niche taillée dans le fouillis végétal. Des senteurs délicates parfumaient leur refuge, tapissé de tissus richement colorés, fruits d'un artisanat raffiné. Il avait été accueilli avec amitié, mais sans surprise.

— Tu m'as parlé d'enfants. Où sont-ils ?

— Envolés... s'amusa-t-elle.

— Que feras-tu de moi quand tu seras lassée ?

— Je ne compte pas t'abandonner immédiatement. En fait, je te cherchais.

Ses mains, chaudes, se promenaient sur sa peau. Il la saisit tendrement et la renversa sur la couche. Ses ailes le recouvrirent et ils ne formèrent plus qu'une seule créature.

— Que pourrais-je t'apporter dont tu serais privée ?

— Ton amour et puis autre chose encore. Je porte sans doute l'héritage de ma lointaine ancêtre en ne partageant pas l'insouciance de mon peuple... Quelque chose me pousse à

rechercher un sens à la vie !

— Mauvais calcul, ton hérédité te joue des tours ! Les tiens ont la chance d'être plus candides que nous !

— C'est pour cela que je suis heureuse d'être avec toi. Tu sauras m'expliquer, me guider.

— Mais à propos de quoi, et vers où ?

— Voilà !

Elle se leva souplement, se dirigea au fond de l'alvéole, et saisit un flacon qu'il n'avait pas remarqué.

— Il contient un philtre. Moi seule connais la fleur dont on l'extrait... Ma mère m'avait confié ce secret qu'elle tenait de la sienne. Peut-être remonte-t-il à ma lointaine aïeule ? Si tu le bois, tu t'évades de ton enveloppe charnelle et tu glisses sur la pente du temps.

— Un hallucinogène ? Mais tu ne feras jamais qu'un rêve.

— Non, j'y ai déjà goûté ! Une petite quantité bien sûr ! La consistance de ce qui t'entoure alors n'a rien de virtuel, je peux te l'assurer. Mais je ne saurais pas t'expliquer pourquoi l'esprit s'échappe et se précipite dans l'avenir. J'y ai vu notre rencontre lors de cette première expérience. Quand l'effet cesse, tu réintègres ton corps et ton temps, tout simplement. Le contenu de cette fiole peut révéler à celui qui en use le sens ultime de sa vie. Accepterais-tu d'entreprendre ce voyage avec moi ?

Elle le regardait, les yeux brillants. Ombre et lumière dansaient sur ses plumes, l'habillant de mille reflets. Elle était



irrésistible, et il s'en approcha.

- Buvons tout.
- Parce tu crois que je suis folle ?... Oui ?
- Non, parce que j'attends une réponse à une question.

\*

Ils étaient partis très loin. Atral percevait la présence d'Alquamine à ses côtés. Tout, autour d'eux, n'était que nuit à l'exception d'une unique lueur, soutenant un combat perdu d'avance contre l'obscurité. Comme de purs esprits, ils glissaient au sein d'abîmes glacés, attirés vers ce foyer solitaire. C'était une naine blanche proche de l'extinction. Pire encore, c'était sans doute l'ultime soleil qui brillait, la dernière source de chaleur dans un ciel irréversiblement noir et froid. Ils avaient atteint les limites du temps, alors que l'univers défaillait. Ils mesuraient l'usure des éléments, la lassitude de la matière, la désagrégation de toute chose.

Seul le désespoir hantait cet instant. Toute la complexité élaborée par la nature – ou par un maître d'œuvre – n'aboutissait donc qu'à cela : un souffle, un murmure ? Il y avait eu un début et il y aurait bien une fin, et là résidait la Vérité, et la vie s'inscrivait entre ces limites. Le cosmos était comme un grand corps à l'agonie.

Ils s'approchèrent de la flamme minuscule qui peinait à repousser les limites du vide. Elle leur serrait le cœur. L'astre

jetait ses derniers feux comme un cri. Ils s'élançèrent vers la surface liquide de l'étoile, ivres de lumière. Alquamine plongea la première dans l'océan embrasé. Il la suivit aveuglément, découvrant le maelstrom qui régnait à l'intérieur. Mais les tourbillons qui en agitaient le cœur n'étaient plus ceux de la jeunesse. De grandes zones, qu'il devinait inertes envahissaient le dernier soleil. Des pensées contradictoires traversaient son esprit : la mort s'habillait de vide, de froid et de nuit, tandis que la vie s'exprimait dans le vent, la chaleur et la lumière. Mais pourquoi l'une devait-elle l'emporter sur l'autre ? Que ferait le néant de sa victoire ? L'œuvre la plus aboutie de la création, la vie, n'avait pu s'épanouir que grâce à la démesure de la scène cosmique. Mais rien n'avait jamais été voulu.

Atral savait désormais qu'aucune justice ne serait rendue à l'issue des Temps : il n'existait ni géhenne ni paradis. Nul ne serait récompensé ou puni pour ses actes.

Aucun mort ne se relèverait pour rejoindre le jardin merveilleux promis par tant de prophètes. L'univers allait son chemin, sans but : nul souffle divin ne l'animait.

Alors son fruit le plus précieux restait vraiment la vie, ce miracle né du chaos. Plus que jamais, il s'éprit de toutes ses formes et cet amour le submergea.

Il partagea ses pensées avec Alquamine, laissant là l'exploration de cette fin des temps languissante. Bientôt, la flamme de cette étoile chancelerait comme celle d'une bougie et la nuit infinie envelopperait alors les astres figés.



Ils s'arrachèrent du torrent de feu et errèrent à la surface de mondes consumés, jusqu'à ce que prenne fin l'effet du philtre et que leurs esprits retrouvent leurs lointaines demeures.

\*

À l'issue de leur transe, les yeux dans les yeux, ils se serrèrent tendrement. Leurs sens étaient affolés par les parfums que répandait l'atmosphère. Les bruits extérieurs produits par le peuple d'Alquamine, en perpétuel mouvement, contrastaient avec le silence et la désolation qu'ils avaient contemplés, et qui les étourdissaient encore.

C'était la vie qui jaillissait autour d'eux, avec ses couleurs, le chant du vent dans les feuilles, les rires des enfants.

La douce chaleur d'un rayon de soleil caressa leurs corps.

— Je songe à mon ancêtre. Elle sortait de la nuit lorsqu'elle découvrit notre monde. Peut-être ressentons-nous aujourd'hui le même soulagement qu'elle ?

— L'avenir que nous avons visité ne nous concerne pas. Il n'est pas humain. Il est sans espoir. La vie est notre seul bien, nous le savons désormais. Dégustons-la avec passion.

Dehors, la lumière baignait d'ocre les frondaisons géantes d'où pendaient, telles des perles, des fruits ronds autour desquels s'affairaient les aériens. Des nuages se formaient rapidement, puis se rompaient sous forme d'averses subites. Il prit la main d'Alquamine. Il se sentait heureux d'être ici, et de partager

désormais ses jours avec elle. Lorsque sonnerait l'heure de sa fin, il savait qu'aucune main céleste ne l'arracherait de son tombeau. Joies, peines, souvenirs, souffrances et même l'amour seraient perdus à jamais. Il considéra le monde autour d'eux, fabuleux et fragile à la fois.

Indifférent à la pluie, subjugué par sa beauté, il entraîna sa compagne vers la vallée de leur rencontre.

Il avait fallu qu'il approche la Fin des Temps pour recevoir la révélation qu'il espérait : Alquamine était devenue sa raison de vivre.

### Le mage de la Montagne d'Or

un roman de fantasy signé Alexandre Lévine



*Un étrange mage du nom de Wärsani se rend à la cour du souverain du Tourpana, où, usant de ses pouvoirs magiques, il enlève la favorite du roi. Quelques jours plus tard, une jeune fille à la sublime beauté se présente. D'après elle, Wärsani est son père, il a acquis l'immortalité, il est devenu le Seigneur des Ténèbres...*

à découvrir sur le site des éditions [Artalys](#).



## Après la pluie

une nouvelle de Thomas Spok

illustrée par Alda

Les hommes de ce pays avaient oublié le ciel. Ils ne connaissaient plus que le perpétuel nuage anthracite et massif, la vaste nuée sombre qui remuait ses plis immenses à perte de vue. Une pluie continue et glacée se déversait sur les têtes et dans les cœurs, formant un rideau trouble sur l'ensemble du royaume. On ne plaçait plus d'espoir dans une éventuelle accalmie, simplement, on s'était habitué aux journées noires plus tristes que les nuits, à la terre humide et aux arbres flétris qui aspiraient l'eau malgré tout, aux dérives de la boue sous les chaussures et les roues des chariots. Il avait fallu renoncer à la culture des céréales et du foin, qui pourrissaient sur les anciens champs. L'air était tout suintant d'une odeur de putréfaction tellement piquante qu'elle rendait insipide le plus âcre parfum. Chaque chose ici pliait sous le joug d'une mousson immémoriale.

Il fallait pourtant vivre. La capitale de porphyre dressait des tours mornes, certes, mais fières. La ville était parcourue de trottoirs relevés et abrités, des passerelles et des ponts défiaient les sols bourbeux. Les manteaux étaient longs et épais,

couverts d'un enduit qui les rendait imperméables. Puisque les chocs de l'eau sur la terre et les constructions diffusaient une musique sempiternelle, les voix s'étaient faites plus graves et fortes, les paroles plus sonores. Comme la nourriture faisait défaut, le commerce s'était développé, on exportait surtout de l'eau vers des contrées lointaines et désertiques, auréolées de légendes rapportées par des marchands intrépides : pris d'une sorte d'ivresse, ils parlaient de lumière, de terre craquelée, de monts arides, et des corps dénudés dont les couleurs servaient de vêtements autrement plus riches.

Ces derniers temps, cependant, personne dans la capitale n'avait la tête aux affaires. Les esprits étaient tournés vers le palais situé en plein cœur de la ville. C'était un grand palais cerclé de hautes murailles, autour duquel alternaient les cours couvertes et les bâtiments à coupoles grises. Dominant l'édifice, une tour noire pointait comme un doigt accusateur vers le ciel de plomb. Il y avait là un roi, et ce roi se mourait.

Depuis plusieurs jours, les colonnes des portiques tremblaient du long écho d'un râle qui ne s'achevait point, les solides portes de bronze vibraient aux tressautements de la douleur, les rideaux de soie s'agitaient sous l'effet d'un souffle qui se refusait à être le dernier. Abattus, les hallebardiers, au cours de leurs rondes, baissaient la tête, leurs mains s'amollissaient le long des hampes de leurs armes. Même la statue d'éléphant caparaçonné d'or qui constituait l'ornement suprême du palais semblait sinistre, trompe figée et levée dans un barrissement

à la mort proche.

Le roi ne s'était pas terré dans les draps chaleureux de son lit somptuaire. Au contraire, il s'était accroché avec obstination aux bras de son trône d'airain, le corps convulsé dans son manteau d'hermine, la barbe écumante prise dans les chaînons de son collier d'apparat. Repoussant mires et prêtres, il avait ordonné qu'on le transporte ainsi, trône et homme, jusqu'au sommet de la tour, exposé aux intempéries tel le dernier des mendiants. Il avait fallu tout un fatras de serviteurs, de cordes et de poulies pour accomplir l'exploit de le hisser sur le toit. Juché là, il agonisait à présent en faisant partager sa souffrance à toute la cité.

Ce soir-là, alors qu'il paraissait à bout de force, il connut enfin une accalmie. Sur son visage bleui, ravagé par les rides aussi bien que par les rigoles de pluie, se dessinèrent les traits de la lucidité. Il fit appeler, on accourut, s'attendant à quelque ultime directive pour la bonne marche du royaume. Toutefois, lorsqu'il exigea que fût mené auprès de lui son conseiller le plus secret, le plus anonyme, certains se prirent à penser que quelque complot se tramait à leur insu, dont les conséquences seraient néfastes longtemps après la mort du roi.

Le conseiller, dont on ignorait tout, était désigné par le nom d'Agaste dans les conversations d'alcôve — un nom synonyme de désastre en ce pays. Il se présenta devant le roi dissimulé sous un manteau brun, le visage voilé dans des replis de capuchon. Était-il homme ou femme ? Nul n'aurait su le dire,



tant il avait su s'envelopper d'une aura de mystère et se tenir à distance des curiosités légitimes. Sa voix même ne le trahissait pas, mince filet aux tonalités douces, inusuel dans la contrée. Pour cette raison, il s'exprimait peu en public, se contentant de l'oreille du roi, sur laquelle il se penchait effectivement pour lui apporter ses avis.

Il ne se comporta pas différemment cette fois, se courbant peut-être davantage pour résister aux bourrasques qui frappaient la tour. À peine s'il marqua une pause solennelle pour saluer le roi trempé, quasi liquéfié, presque fondu à son trône, éclairé sans triomphe par la pâle lueur d'un brasero couvert. Mais le roi se souciait peu désormais des convenances, d'un geste fébrile, il fit signe à Agaste d'approcher. Et le capuchon humide du conseiller vint frôler la couronne dégoulinante du souverain.

— Vous m'avez fait mander, sire, chuchota le conseiller. Me voici à votre écoute.

— Oui, hoqueta le roi, tu es venu comme toujours auparavant. À mon écoute plus certainement que moi à la tienne, car tu fus un confident plus souvent qu'un ministre. Pourtant, tu sais que ton opinion aurait eu sur moi plus d'effet qu'un ordre absolu.

— Vous parlez de pouvoir, sire, mais le pouvoir n'est qu'un des jouets du désir. Je n'ai pas d'autre prétention que de rendre service, pourvu que vous m'en donniez le prix.

— Eh bien, serviteur ! Je meurs. Je n'ai donc plus grand-



chose à désirer.

— Alors il est temps de prononcer votre dernier vœu, sire.

— Mais si tu me refuses...

— Que pourrait-on refuser à un mourant ? Allons, allons. Nous nous connaissons depuis des lustres. Révélez ce qui vous tient à cœur.

Le roi ne répondit pas tout de suite. Il leva un index frémissant et indiqua un point sur le sol. Agaste détourna la tête pour voir ce qui maintenait le malade dans l'anxiété aux derniers instants de son agonie. Dans l'obscurité poisseuse, la faible lueur du brasero permettait de discerner non sans mal une surface légèrement en relief, sur laquelle étaient gravés des signes étranges au-dessous d'une simple barre verticale.

— Sais-tu ce que c'est ? croassa le roi.

— Un cadran solaire, répliqua Agaste après un court silence. Cet instrument relève d'une science qui s'est perdue en ce pays.

— Préserver ce qui se perd faute d'utilité est une manie de sage, n'est-ce pas ? suggéra le roi avec une pointe d'ironie. Vois-tu, serviteur, la pluie immuable de ces terres damnées a fait oublier à mon peuple le sens du temps qui passe. Ce n'est que dans la déchéance du grand âge que les hommes s'aperçoivent dorénavant que leur force vitale s'est épuisée, que quelque chose de plus terrible qu'eux les emporte. Puis ils meurent, et la pluie lave les traces de leur passage ici-bas.

— Pour la personne royale, il existe les chroniques, la



persistance des décrets promulgués.

— Crois-tu ? Les parchemins s'entassent dans des bibliothèques poussiéreuses où ils pourrissent, aucunement consultés sinon par des vieillards chenus qui se figurent que les mots sont adressés à leur seule petite élite. Je n'ai cure de ce genre de postérité. Ce à quoi j'aspire, entends-tu, c'est à l'exception d'un moment frappé par le sceau du miracle.

— Une statue à votre gloire...

— Je me moque des statues défigurées par les pluies torrentielles ! Ce que je demande, c'est que l'heure de ma mort soit connue, et proclamée à travers mon royaume. Je ne veux pas que mon nom se dégrade dans la légende, serviteur. Mais qu'il soit synonyme d'histoire.

Agaste demeura un instant interdit. Le visage du roi, quant à lui, s'était soudain animé, en proie à une vigueur nouvelle, bouillant tout à coup des ardeurs de l'orgueil.

— Que puis-je faire ? s'enquit finalement le conseiller.

— Tu ne le devines pas ? Je n'ignore pas qu'au-dessus de ce plafond de nuages immuables sont suspendus des astres dont la beauté aurait dû m'échapper à jamais. Je meurs, c'est certain. Je m'agripperai pourtant à ce trône de folie tant que je n'aurai pas vu sur ce cadran le soleil enflammer l'heure exacte de ma mort. Accorde-moi le soleil à l'instant décisif, serviteur. Écarte ces nuages une unique fois dans mon existence, et qu'ils se referment ensuite sans plus faillir.

— Ils sont peu nombreux, tempéra Agaste, ceux qui ont

exigé de telles merveilles de ma part.

— En es-tu capable ? fit le roi d'un ton suppliant.

— Si le prix est payé.

— Quel sera-t-il ?

Agaste se tut, son capuchon s'inclina sur sa poitrine. Le roi savait que les pensées de cet être-là se plaçaient hors de sa portée, ses motivations le laissaient perplexe, sa nature réelle lui restait étrangère. Aussi loin que portait sa mémoire, le roi avait régné sur un pays pluvieux. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, Agaste avait gardé ses secrets cachés sous son capuchon brun. Enfin, le singulier conseiller se colla à l'oreille du roi et murmura :

— Il vous en coûtera votre plus beau souvenir. Racontez-moi, sire, racontez et n'omettez rien. De votre sincérité dépend votre bon plaisir.

— Tu réclames mon plus beau souvenir, serviteur ? Aurai-je seulement l'énergie de le conter à son terme ? Eh, que m'importe ! À quoi bon des souvenirs pour qui prétend transformer les perceptions d'un peuple. Voici donc. Les souverains ont été enfants à l'égal des hommes du peuple, tu en es conscient. Quelle enfance, néanmoins ? Mélange de luxes et de devoirs innombrables, pouvoir en train d'éclorre, sans doute, mais dans la contrainte des étiquettes et intrigues de cour. Les divertissements d'alors avaient fini de m'ennuyer, les leçons de mes maîtres ne comblaient pas ma soif d'ailleurs. Que pouvais-je faire, futur roi de ce cachot humide que





d'aucuns appellent « pays » ? J'avais dix ans. Il manquait à l'enfant-roi que j'étais le sentiment de la liberté, si surprenant que cela paraisse. J'eus l'extravagance de m'enfuir. Oui, j'ai franchi ces murailles, ces cours aux mille cachettes. Je me suis faufile dehors et j'ai connu ce qu'était la cité sans gardes et sans chaperons. Mon regard était encore neuf, je l'ai enrichi de cette escapade. J'ai parcouru la ville et je n'ai pas été rebuté. Je contemplais les tours ennuagées, les temples cérémonieux, les arcs des ponts tendus au-dessus de la terre amollie. Tout m'était un spectacle embelli par le brouillard de la pluie, j'appréciais le tumulte du monde, tous ces bruits pour rien qui habitent les rues avec plus de constance que les citadins qui y circulent. L'identité du marcheur comptait moins que le martèlement régulier de ces pas sur les pierres. J'allais au gré des écriteaux placardés au-dessus des porches, j'entrais par les portes ouvertes et je guettais les feux rougeoyants qui fascinent les égarés. J'écoutais les voyageurs réfugiés au comptoir des tavernes. J'appris ainsi que le monde est aussi varié que les pensées des hommes, qu'un tel disait « blanc », l'autre « noir », sans rendre justice aux moindres nuances. Mais vois-tu, quand j'expose tout cela, c'est encore le roi qui s'exprime. La vérité, c'est que je me suis conçu libre lorsque, quittant l'abri des portiques, je me suis donné à la pluie et à la boue. Oui, tout embarrassé de mes culottes de soie et de mes dentelles fines, je me suis jeté dans les flaques, j'ai ruiné mes souliers à rouler dans la gadoue, j'ai souillé mes cheveux dans la crasse des

ordures charriées par les caniveaux. Je me suis lancé dans une fête éperdue avec l'insouciance d'un enfant qui n'a rien, mais qui, se sachant roi, a déjà tout. J'ai ri dans la fraîcheur et les éclaboussures, et même maintenant que je devrais pester après ces insouciances d'enfant gâté, je ne me sens pas si différent.

— Est-ce tout ? interrogea Agaste une fois que la voix du roi se fut perdue en marmonnements.

— Oui. C'est tout. À ton tour.

— Il faut attendre, sire.

Ils n'échangèrent plus un mot durant la nuit. Le roi était retombé dans les affres qui lui dévoraient les entrailles, il s'était remis à gémir sans chercher à épargner sa dignité. Son regard s'était bizarrement altéré, une tristesse morale qu'il ne s'expliquait pas affleurait le vernis de ses souffrances physiques. Il avait l'impression confuse d'avoir irrémédiablement perdu une chose précieuse, l'espoir d'une consolation au plus fort de son affliction. Agaste, debout à son côté, aurait pu lui avouer qu'un enfant désinvolte avait déserté son âme de monarque, que l'oubli d'un jour de joie extravagant avait été le prix à payer pour un désir tout aussi insensé. Agaste persista dans son mutisme.

Puis la noirceur nocturne céda le pas à une grisaille blafarde, des rumeurs sourdes s'élevèrent dans le vent matinal, des bruits étranges qui rivalisaient avec la rafale des gouttes, une mélodie enfin, sortie dont ne savait quel instrument. Des rires juvéniles traversaient l'air, des images éthérées voltigeaient à





la périphérie du regard.

— Ici, signala bientôt Agaste, bras tendu vers le ciel.

La tête du roi bascula vers l'arrière, les yeux exorbités, brillants encore de vie. Les ténèbres au-dessus de lui, à sa grande stupéfaction, se troublaient d'une lueur nébuleuse, un mouvement circulaire déformait en siphon la couverture floconneuse qu'il avait toujours vue intacte. Mille piqûres éblouissantes poinçonnèrent alors les nuages, ce fut soudain une déchirure, une béance jaune et aveuglante dans l'amas insondable. Le soleil apparut. Un rayon mince et pur se déroula vers la tour, une ligne d'ombre s'étira un bref instant sur le cadran solaire, les yeux du roi dansèrent dans leurs orbites, un rictus lui écarta les lèvres. Un nuage passa, la cité parut chanceler. Le roi était mort.

Agaste hocha la tête et entreprit de redescendre aux niveaux inférieurs de la tour. À la foule de courtisans hagards qui se pressa contre lui, il jeta ses mots :

— Le roi est mort ce matin à cinq heures.

Il écarta les incrédules, repoussa les serviteurs hébétés. Lorsqu'il fut parvenu dans un endroit plus calme, il eut un mouvement de manche. Une sphère parfaite vint se loger dans sa main. Il la fixa un instant. À l'intérieur, une silhouette d'enfant s'ébattait dans un paysage boueux, sous une pluie dense. Agaste trouvait cela très simple, et beau.



## Le mot de la fin

Nous quittons à présent l'orée des bois de l'imaginaire en votre compagnie, espérant de prochaines retrouvailles dans l'Univers 12 qui aura pour thème : *Hors-la-loi*. Les consignes seront disponibles à partir du 1<sup>er</sup> novembre. Vos textes pourront nous parvenir jusqu'au 1<sup>er</sup> février 2012 via le [formulaire](#).

## @crédits

Univers 11 d'OutreMonde - Octobre 2011 (revue apériodique)

<http://outremonde.fr> - [contact@outremonde.fr](mailto:contact@outremonde.fr)

Rédacteur en chef : Cyril Carau.

Maquette : Élie Darco.

Couverture : Annick De Clercq.

Auteurs : Romuald Herbreteau, Patrice Mora, Christian Perrot, Didier Reboussin, Siléas et Thomas Spok.

Chroniqueur : Élie Darco.

Illustrateurs : Alda, Bluesnake, Cyril Carau, Clg, Élie Darco et Tony Patrick Szabo.

Comité de lecture : Cyril Carau, Élie Darco et Claude Le Men.

Corrections et relectures : Cyril Carau et Élie Darco.

Remerciements : Tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.

*Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.*



# Univers 11 d'OutreMonde

Octobre 2011

<http://outremonde.fr> - [contact@outremonde.fr](mailto:contact@outremonde.fr)